

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

## LES LÉPREUX DE TRACADIE.

---

Ah! little think the gay licencious proud,  
Whom pleasure, power and affluence surround...  
Ah! little think they while they dance along...  
How many pine?... how many drink the cup  
Of bateful grief!... how many shake  
With all the fiercer tortures of the mind!

(THOMPSON'S SEASONS, *The Winter.*)

Je rentraï plein de rage dans ma demeure, en criant :  
" Malheur à toi, Lépreux ! malheur à toi ! " Et comme  
si tout avait contribué à ma perte, j'entendis l'écho qui,  
du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta  
distinctement : " Malheur à toi ! " Je m'arrêtai, saisi  
d'horreur, sur la porte de la tour, et l'écho faible de la  
montagne répéta longtemps après : " Malheur à toi ! "

(XAVIER DE MAISTRE, *Le Lépreux de la cité d'Aoste.*)

Il y a longtemps qu'on le dit, le Bas-Canada est l'instrument dont se sert la Providence de Dieu pour évangéliser la terre de l'Amérique, instruire les ignorants, secourir les pauvres, soigner les malades, élever les enfants dans le bon chemin, sur la face de cet immense continent. Au Chili, au Brésil, au Pérou, dans l'Orégon, à la Rivière Rouge, à Terre-neuve, jusque dans les immenses steppes glacées de l'Amérique russe et de la Baie d'Hudson, le Canada envoie des évêques, des prêtres, des missionnaires, des religieux, des religieuses, exercer toutes les œuvres de la charité chrétienne, et faire connaître partout les descendants des héros et des martyrs qui ont jadis fondé cette colonie de la Nouvelle-France. Même aujourd'hui, notre pays ne cesse de vérifier la remarque que je viens de faire ; par là, il continue l'entreprise commencée par Jacques-Cartier et ses compagnons, continuée par Champlain et Mgr. de Laval; entre-

prise qui consiste à porter la lumière de la vraie foi aux infidèles et à tous ceux qui en sont privés, et qui a déterminé l'établissement de ce pays. Bien aveugle serait celui qui ne verrait pas dans ce rôle important que remplit le Canada avec une mystérieuse constance depuis bientôt trois siècles, la main de la Providence qui a permis que d'autres nations en Amérique devinssent plus grandes par la richesse, plus puissantes par la politique, plus influentes par le commerce, plus fortes par les travaux matériels ; mais qui n'a pas voulu qu'aucune contribuât davantage à l'œuvre religieuse, à l'œuvre catholique, que le plus petit de tous les peuples, le peuple du Canada !

Ces réflexions me sont inspirées par la lecture de plusieurs lettres et autres documents, dont quelques uns sont inédits, qui donnent les détails les plus navrants sur une classe d'infortunés qui existe et souffre à nos portes, dans la province du Nouveau-Brunswick, sans autre espoir de cesser de souffrir qu'en cessant d'exister. Je veux parler des Léproux de Tracadie. Les plus malheureux de tous les hommes, non-seulement ils n'ont pas l'espoir de la guérison pour les soutenir à traîner leur misérable vie ; mais ils n'ont pas même la consolation, généralement, d'inspirer des sentiments de pitié à leurs semblables : c'est un sentiment d'horreur qu'ils répandent autour d'eux. Ce ne sont pas des regards de compassion qui se reposent sur leurs traits défigurés et monstrueux, sur leurs plaies béantes ; ce sont des regards de terreur et de dégoût. Eh bien, ces malheureux n'ont pas échappé à la charité des religieuses canadiennes ; car il y a deux ans, <sup>1</sup> l'Hôtel-Dieu de Montréal envoyait à Tracadie six de ses membres, qui s'étaient volontairement sacrifiés et dévoués pour le reste de leurs jours, aux soins des Léproux. Le gouvernement protestant du Nouveau-Brunswick, pour lequel ces infortunés étaient depuis longtemps un embarras, a confié avec joie à ces vénérables religieuses, la garde du Lazaret et le traitement des malades, rendant par là un bel hommage aux ordres religieux de l'Eglise catholique. De fait, il était grandement temps que ce secours arrivât, car, comme on le verra plus tard, tous reconnaissent qu'avant la venue des sœurs, les Léproux ne reçurent guère les soins qu'exige leur état.

La lecture des lettres et des autres documents qui m'ont été communiqués sur ce triste sujet m'a vivement intéressé. J'y ai trouvé

<sup>1</sup> Les révérendes sœurs partirent de Montréal le 12 septembre 1868 et arrivèrent à Tracadie le 29 du même mois. Voici les noms de ces femmes dévouées :

Sœur Pagé, supérieure ; sœur Quesnel, assistante ; sœur Viger dite St. Jean de Goto ; sœur Brault ; sœur Clemence, converse ; sœur Luména, tourrière. Depuis cette date, la sœur Pagé est revenue en Canada ; les sœurs Sicotte et Reid sont parties pour Tracadie le 12 juin 1869.

l'un des tableaux les plus saisissants que l'on puisse tracer de la misère humaine, et j'ai cru qu'une description de ce phénomène morbide intéresserait les lecteurs de ce recueil, tout en leur faisant admirer la grandeur des œuvres catholiques. Dans ce que l'on va lire ici, il n'y a aucune observation personnelle à moi ; je n'ai pas visité les lépreux de Tracadi ; je ne pourrai donc rapporter que les opinions, les remarques des autres, résumer leurs récits et donner le résultat de leurs études. Du reste, je n'appartiens pas à la noble faculté médicale ; je ne discuterai donc pas une question fort grave qui a été soulevée ; celle de savoir si la maladie qui règne à Tracadie est bien la lèpre, ou si elle n'est pas plutôt une syphilis déguisée, aggravée faute de soins, par des circonstances externes ou par des traitements erronnés ; ensuite, dans le cas où cette maladie serait vraiment la lèpre, sous quelle classe faut-il la ranger ? Est-ce l'éléphantiasis des Grecs, ou l'éléphantiasis des Arabes, la leucée, le vitiligo des Latins, la lèpre du Moyen-Age, ou la psoriasis ? Je m'abstiendrai avec prudence de traiter une si importante question, qui semble diviser même les médecins les plus habiles en diagnostic.

Cependant, comme l'opinion générale est que la maladie de Tracadie est l'éléphantiasis des Grecs, je donnerai à titre de renseignement les caractères principaux que les auteurs s'accordent à reconnaître à cette terrible affection. Le lecteur pourra ensuite comparer ces symptômes avec ceux que nous rencontrerons chez les lépreux de Tracadie.

..

Sur les bords fangeux du comté de Gloucester, dans le Nouveau-Brunswick, à 50 milles de Miramichi, à 25 au sud de Caraquet, baignés par les eaux du Golfe St. Laurent généralement si pures, près d'une petite rivière, s'élève un village qui en porte le nom.

La situation qu'il occupe est triste au suprême degré, et l'horizon qu'il commande ne contient aucun objet propre à charmer l'œil, ou même à arrêter le regard. D'un côté, les eaux basses et troublées de la mer sur lesquelles une voile vient rarement égayer la vue ; de l'autre, la ligne monotone, d'un littoral plat, dépouillé, diversifié seulement par quelques cabanes de pêcheurs. Tout le paysage qui entoure ce lieu est morne et désolé ; le vaste océan même ne présente pas ici de ces spectacles grandioses qui révèlent la puissance de Dieu et émeuvent l'âme de l'homme sensible jusque dans ses fibres les plus profondes. La nature tout autour est triste et mélancolique, et l'on n'a rien fait pour réparer cette désolation ; les quel-

ques constructions que l'observateur aperçoit sont pauvres et misérables, disgracieuses et laides : des chaumières, des cabanes, une modeste église pour laquelle on a fait peu de frais d'architecture, plus loin un grand édifice, sombre, affreux à voir, entouré d'un haut mur, dont j'expliquerai bientôt la destination.

Enfin, tout ici semble triste, les habitants, les bâtisses, jusqu'à la nature ; et le voyageur passant par cette localité malheureuse, serait tenté de s'écrier : Ce lieu est un lieu maudit. En effet, ce lieu si désolé, c'est l'empire de *la fille aînée de la mort*, suivant l'expression forte de Job ; et maudit ont dû le croire plus d'un des infortunés confinés dans le grand édifice sombre que je viens de signaler ; car ce lieu, c'est Tracadie ; ce grand édifice sombre, c'est le Lazaret, et ses habitants sont les lépreux, les pauvres lépreux ! " Oui, s'écrie M. Gauvreau dans une de ses lettres, Tracadie est frappé d'un anathème public, et il en sera de même de tout autre endroit, si jamais il arrive qu'un ou plusieurs lépreux réussissent à s'y introduire. "

\*  
\* \*

Je dois à la bienveillance de M. l'abbé Ferdinand Gauvreau, curé actuel de la paroisse de St. Jean-Baptiste de Tracadie, quelques renseignements précieux sur les origines de cette paroisse et les prêtres qui l'ont tour à tour desservie.

On n'y a pas tenu de registres de baptêmes, mariages et sépultures avant l'année 1798.

Depuis cette date j'usqu'en 1842, Tracadie fut desservie par les curés de Caraquet, l'une des paroisses voisines. C'est ainsi que MM. Toyer (ou Soyer), Urbain Defroy, mort à St. Valier, diocèse de Québec, où il était curé ; Huot, qui signait sans mettre son nom de baptême ; Philippe Auguste Parent, mort le..... à St. Pierre, Isle d'Orléans ; Thomas Cook, plus tard évêque du diocèse des Trois-Rivières ; François Lefebvre de Bellefeuille, décédé le 5 Septembre 1836, à St. Roch de l'Achigan, diocèse de Montréal, où il était curé ; Louis Théophile Fortier ; H. McHavron ; Joseph Couture, mort à St. Isidore, diocèse de Québec ; Hector Drolet, mort dans le diocèse de St. Hyacinthe ; Jean Marie Madran, mort au Petit Rocher, Nouveau-Brunswick, exercèrent l'un après l'autre leur saint ministère dans la paroisse de Tracadie. Le 24 octobre 1842, arriva le premier curé résidant, M. François Xavier Stanislas Lafrance, qui y resta jusqu'au mois de janvier 1852. M. Lafrance est depuis décédé dans le diocèse de St. Jean, Nouveau-Brunswick,

il fut succédé par le vénérable curé actuel, M. l'abbé Ferdinand Gauvreau, qui a attaché pour toujours dans l'histoire son nom aux infortunés lépreux de Tracadie.

J'ajouterai immédiatement que quelques uns des détails les plus intéressants qu'on lira dans cette étude m'ont été fournis par ce digne prêtre, qui a bien voulu, avec une complaisance extrême, me communiquer, tant sur la lèpre en général que sur les lépreux de Tracadie en particulier, un grand nombre de notes et de documents dans lesquels j'ai puisé abondamment.

\*  
\*  
\*

Tout le monde a entendu parler de l'horrible maladie connue sous le nom de lèpre ; c'est probablement le plus terrible des fléaux que Dieu, dans sa colère, ait déchainé sur l'humanité coupable. Dès la plus haute antiquité, cette maladie a été connue. Dans les siècles passés, elle était beaucoup plus répandue qu'elle ne l'est de nos jours, et ce mal faisait dans certaines populations des ravages tels que le récit seul nous fait encore aujourd'hui frémir d'horreur.

De temps immémorial, la lèpre a été considérée comme une maladie spéciale à l'homme, soit qu'il en ait été frappé immédiatement par Dieu, soit qu'il en ait hérité de ses pères, ou qu'il l'ait contracté dans son commerce avec ses semblables. De tous temps aussi, cette peste a revêtu un caractère distinct de celui de toutes les maladies qui, comme suites de la chute d'Adam, sont tombées sur les hommes. Aussi, dans l'opinion de toutes les générations humaines jusqu'à nos jours, cette maladie tient-elle le premier rang, par sa nature qui est des plus virulentes, par sa marche toute cachée et insidieuse dans le sein de l'homme, et surtout par la manière effrayante dont elle afflige le corps de sa victime.

La lèpre a peut-être régné sur la terre dès les premiers âges du monde ; en tout cas, il n'y a rien dans l'histoire qui doive nous faire croire le contraire. Quoiqu'il en soit, l'horreur continuelle qu'elle a inspiré aux hommes a été telle que grand nombre d'interprètes, qui ont exercé leurs talents sur certains passages obscurs de l'Écriture Sainte, ont cru ne pouvoir mieux désigner le signe terrible dont Dieu frappa le fratricide Caïn qu'en lui jetant la lèpre au front.

L'alarme que ce mal a jetée dans le monde ne vient pas tant de son aspect hideux et de ses effets dégradants, que de la conviction que l'on a toujours eue et que l'on aura peut-être longtemps encore de la difficulté ou de la presque impossibilité d'y appliquer un remède efficace. De là l'opinion répandue partout que la lèpre est un des

fléaux de Dieu, qu'il la donne et l'ôte à volonté, pour punir les méchants et pour éprouver et purifier les bons sur la terre.

Il semble certain que la lèpre a existé longtemps avant Moïse. La première mention qui en est faite dans les Livres Saints est au quatrième chapitre de l'Exode. Dieu ayant choisi Moïse pour délivrer les Hébreux de la tyrannie des Egyptiens, lui ordonne de se présenter devant son peuple affligé et de s'annoncer à lui comme l'envoyé du ciel pour opérer sa délivrance.

Moïse refusa en remarquant :

“ Ils ne me croiront pas, et n'écouteront pas mes paroles ; mais ils diront : “ Dieu ne vous a pas apparus.”

Alors le Seigneur pour convaincre Moïse de sa mission divine, lui commanda de mettre sa main dans son sein. Moïse obéit, et ensuite, sur l'ordre de Dieu, il la retira, mais pleine d'une lèpre blanche comme la neige, “ *instar nivis*.”

Voilà donc la vraie lèpre, la lèpre primitive, bien facile à connaître, car elle est blanche comme la neige. Certes, cette blancheur *instar nivis* devait être dans les premiers âges du monde un symptôme diagnostique auquel personne ne pouvait se méprendre. Retenons bien ce caractère de la lèpre ancienne ; nous ne tarderons pas à la voir désigner sous d'autres couleurs et même sous un autre nom.

Il résulte de ce trait que la lèpre existait du temps de Moïse et que celui-ci la connaissait bien, puisqu'en retirant sa main de son sein il s'aperçoit et il dit que sa main était toute pleine d'une lèpre blanche comme la neige, “*leprosam instar nivis*.” On ne parle pas de ce qu'on ne connaît pas. Il est donc probable que Moïse avait vu la lèpre dans Madian, pays où vivait son beau-père Jéthro. D'où l'on peut conclure encore que la lèpre avait existé avant Moïse. A l'appui de cette opinion, Don Calmet, dans son dictionnaire de la Bible, cite Manethon l'Egyptien, Lysimaque, Molon, Appien le grammairien, Tacite et Justin, qui ont avancé sérieusement que les Juifs sortirent de l'Egypte à cause de la lèpre. Chacun de ces historiens raconte la chose à sa manière, en y ajoutant quelque circonstance de sa façon ; mais ils conviennent tous que les Hébreux qui sortaient de l'Egypte étaient attaqués de la lèpre.

L'histoire sainte nous apprend qu'après la mort de Joseph et de ses frères, les enfants de Jacob s'accrurent et se multiplièrent extraordinairement, de manière à inspirer des craintes au peuple au milieu duquel ils vivaient. Lorsque les Hébreux sortirent de l'Egypte, il y avait parmi eux 603,550 hommes propres à la guerre, sans compter les hommes de la tribu de Lévi, les femmes, les enfants et les vieillards, ce qui suppose une nation de plusieurs

millions. Les Hébreux avaient donc rempli de leur multitude le pays de Gessen ; ils ne pouvaient plus s'étendre davantage sans soulever la jalousie et la crainte de leurs maîtres mêmes. De plus, traités comme des esclaves par les Egyptiens, ils étaient soumis à des travaux pénibles et incessants, à des privations continuelles, produites par une misère qui leur était devenue insupportable. Ces conditions de vie si défavorables ont pu engendrer parmi eux la lèpre, dont on voit qu'ils étaient affectés lorsqu'ils parvinrent au désert. Dieu lui-même indiqua à Moïse et à Aaron, les moyens de la distinguer des autres maladies.

On ne peut s'empêcher de frémir à la seule pensée de la malignité de ce fléau, envoyé du ciel sur les premières générations humaines. Ce mal n'attaquait pas seulement le corps de l'homme, mais il allait jusqu'à s'attacher aux habits et s'incruster même dans les murs et les pierres des maisons. Il est à présumer que la lèpre que les Israélites avaient apportée avec eux d'Egypte n'avait pas encore atteint un degré bien malfaisant ; car Moïse, par l'ordre de Dieu, prend soin de faire une mention particulière d'une lèpre bien plus maligne qui existait alors dans le pays de Chanaan, la terre promise aux Israélites.

Voici la description que Moïse fait au Lévitique, c. XII, de la lèpre telle que les descendants des Israélites du désert devaient la trouver quarante ans plus tard dans la terre promise.

“ Si l'on remarque, dit-il, sur une étoffe de laine, sur une toile ou sur une peau, quelques taches verdâtres ou rouges, on portera ces habits au prêtre qui les enfermera pendant sept jours ; et si, au bout de ce temps, il remarque que ces taches s'augmentent et s'accroissent, il brûlera ces vêtements comme infectés *d'une véritable lèpre*.

“ Si le prêtre voit que ces taches ne sont pas augmentées, il fera laver ces habits ; et au cas qu'après cela, il n'y remarque rien d'extraordinaire, il les déclarera purs. Si les taches verdâtres ou rouges y demeurent encore, il fera brûler ces vêtements comme impurs. Si elles se sont répandues et augmentées, il fera aussi brûler l'habit ; enfin si l'endroit soupçonné de lèpre paraît de la couleur d'un habit brûlé, et plus enfoncé que le reste, on arrachera cet endroit de l'habit et on conservera le reste.”

Voilà pour la lèpre des habits, et voyons immédiatement ce qu'était la lèpre des maisons.

“ Lorsque vous serez entrés, dit Moïse, dans la terre de Chanaan, s'il se trouve une maison infectée de la lèpre, celui à qui la maison appartient en donnera avis au prêtre qui s'y transportera. S'il voit dans la muraille des petits creux et des endroits défigurés par des



taches pâles ou rougeâtres, et plus enfoncés que le reste de la muraille, il sortira de la maison et la fera fermer pendant sept jours. Il reviendra le septième jour et la considèrera, et s'il trouve que la lèpre s'est augmentée, il commandera qu'on arrache les pierres infectées de la lèpre, qu'on les jette hors de la ville dans un lieu impur, qu'on râcle au dedans toutes les murailles de la maison, qu'on jette toute la poussière qui en sera tombée en les râclant, hors de la ville dans un lieu impur, qu'on remette d'autres pierres aux murailles au lieu de celles qu'on aura ôtées, et qu'on crépisse avec d'autre terre toutes les murailles de la maison.

“ Mais si, après qu'on aura ôté les pierres des murailles, qu'on en aura râclé la poussière et qu'on les aura crépies avec d'autre terre, le prêtre y entrant trouve que la lèpre y soit revenue, et que les murailles soient gâtées de ces mêmes taches, ce sera une marque que c'est une lèpre enracinée et que la maison est impure.

“ Elle sera détruite aussitôt et on en jettera les pierres, le bois, toute la terre et la poussière hors de la ville dans un lieu impur.”

La voilà donc cette lèpre antique, ce mal épouvantable, cette fille aînée de la mort, ce fléau de Dieu, qui dans sa fureur attaquait les hommes, leurs vêtements et jusqu'aux pierres de leurs maisons ! Le plus ancien des historiens vient de nous la décrire avec cette exactitude et cette fidélité que les impies eux-mêmes ont été forcés de reconnaître aux récits de Moïse.

La cause primitive d'une maladie aussi maligne a toujours été un mystère et le sera peut-être toujours. Le savant Dom Calmet, plutôt comme commentateur des Livres Saints qu'à titre de médecin, a essayé de l'expliquer dans une dissertation placée à la tête de son Commentaire du Lévitique. Il pense que la lèpre et les maladies qui y ont rapport sont causées par une infinité de petits vers imperceptibles qui se glissent entre cuir et chair, rongant l'épiderme et la cuticule, et ensuite les nerfs et les chairs, et produisant enfin tous les effets que l'on remarque dans le commencement, le progrès et la fin de la lèpre. Dom Calmet finit en déclarant que “ le mal vénérien est une espèce de lèpre qui n'a été que trop connue des anciens.”

De toute cette digression l'on peut conclure avec assurance que la lèpre a existé dans le monde dès la plus haute antiquité, puisque les Hébreux la connaissaient avant de laisser la terre de Gessen, puisqu'elle faisait des ravages en Egypte à cette époque, et enfin puisqu'elle existait dans le pays de Chanaan, la terre promise, longtemps avant que les Israélites s'en fussent emparé.

Aujourd'hui la lèpre existe encore dans plusieurs parties de l'Italie et en Norvège, où elle est considérable, d'après les rapports des

docteurs Danielson et Boëk ; on la rencontre aussi en Turquie, au village de Lovochori, l'ancienne Mytilène de la Mer Egée ; on la trouve encore en Orient dans plusieurs des lieux où elle a été signalée pendant l'antiquité, comme dans l'Archipel Indien, sur les côtes d'Afrique, et aux Indes Occidentales. Je l'ai vue moi-même à Jérusalem, à Naplouse, l'ancienne Samarie ; à Damas, où il y a une léproserie fort mal entretenue par la charité publique. M. Charles Dana, le savant auteur du *New American Cyclopædia*, n'a pas ignoré la maladie de Tracadie, car il dit que la lèpre existe aussi en Canada et dans d'autres localités en Amérique.

Mais, pour revenir aux Livres Saints, Moïse n'est pas le seul des écrivains sacrés qui parle de la lèpre. L'Écriture la mentionne à plusieurs reprises, et plus d'une fois, le Sauveur, pendant ses courses à travers la Judée, eut l'occasion d'exercer sa charité et de montrer sa bonté en guérissant les lépreux, qui se traînaient, tout suppliants, à ses pieds. Longtemps auparavant Job, frappé par la main de Dieu, avait été affligé de la lèpre, qu'il appelle *la fille aînée de la mort*, et il fait de ce mal une description très-pittoresque qui est encore restée vraie. Tout le monde sait comment Job fut traité par sa femme et par ses amis pendant qu'il gémissait sous cette maladie. Tous le considéraient avec horreur et s'éloignaient de lui, en disant qu'il devait avoir commis un grand crime pour s'être attiré un aussi cruel châtement de la part de son Dieu.

Le sentiment d'horreur qu'a inspiré Job lépreux, tous les peuples anciens l'ont éprouvé quand l'affreux mal se déclarait chez quelqu'un. Chez les Perses (Hérodote, Clio, § 138, t. I. p. 107, trad. de Larcher), un citoyen infecté de la lèpre, ne pouvait entrer dans la ville ni avoir aucune communication avec le reste des Perses ; tout étranger attaqué de la même maladie était impitoyablement chassé du pays. Eschines, racontant son voyage par mer, dit que le navire ayant passé par Delos, ils trouvèrent les habitants affectés de la lèpre ; aussitôt les voyageurs s'éloignèrent en toute hâte, tremblants de se voir saisis eux-mêmes par l'épidémie. En Egypte, Pline (Hist. Nat. lib. 26, c. I, præm.) dit que quand ce mal attaquait les rois, il était funeste aux peuples ; car, pour les guérir, on leur faisait des bains où il entraient du sang humain.

Dans l'épouvante que leur inspirait ce fléau, les Hébreux regardaient la lèpre comme une maladie envoyée par Dieu, pour laquelle les remèdes naturels étaient inutiles ; aussi le lépreux était-il tenu d'aller se montrer aux prêtres. Si ceux-ci le trouvaient affecté de la terrible maladie, ils le déclaraient souillé, et l'infortuné était aussitôt séparé du reste du peuple, et même ses vêtements devaient être consumés par le feu (Lévitique, XIII, 52).

Plus récemment, l'on trouve que les lépreux ont été l'objet, chez la plupart des nations, de lois excessivement sévères, souvent arbitraires et injustes. Ainsi, chez les Lombards, en 643, une loi ordonna non-seulement que les lépreux fussent relégués dans des lieux isolés, mais les déclara morts civilement, les dépouilla de leurs biens et les réduisit aux seuls secours de la charité publique. Plusieurs provinces de France adoptèrent cette loi avec quelques modifications. En certains endroits, les lépreux furent frappés jusque dans leur postérité : ainsi la coutume de Calais excluait du droit de bourgeoisie de cette ville les membres d'une famille dans laquelle il y avait eu des lépreux. En 757, une ordonnance de Pepin-le-Bref permit le divorce entre une femme lépreuse et un mari sain, ou une femme saine et un mari lépreux. Charlemagne augmenta encore la sévérité de ces lois déjà si dures : il retrancha les lépreux de la société. Pour comble de douleur, ces infortunés se virent éloignés par l'Eglise même de la communion des fidèles.

Au moment où on séparait le lépreux de ses concitoyens, l'Eglise prononçait sur lui les prières usitées pour les services des défunts ; on disait des messes pour le repos de son âme, et, pour compléter l'illusion, on jetait sur son corps une pelletée de terre. Son mariage était dissous,<sup>1</sup> cependant il pouvait en contracter un avec une personne également affligée de la lèpre. Il lui était défendu d'entrer dans les églises et dans tous les lieux où l'on préparait de la nourriture, de plonger ses mains dans toute eau courante, et de prendre sa nourriture ou tout autre objet dont il pouvait avoir besoin sans un bâton ou une fourchette ; il devait, sous des peines sévères, porter un costume particulier qui le faisait reconnaître de loin, et sonner une cloche pour annoncer son approche.

Plus récemment, en France, les lépreux furent forcés de vivre dans des endroits qui leur étaient spécialement destinés et qu'on appelait léproseries. En l'an 1244, il y avait dans toute la chrétienté 19,000 de ces léproseries, et, dans la France seule, 2000. Là, les malheureux passaient leur triste existence séparés du genre humain tout entier, et n'ayant d'autre occupation que de se considérer les uns les autres marchant lentement mais sûrement vers la plus horrible des morts.

“ Dans les onzième, douzième et treizième siècles, dit Mgr. Gaume,<sup>2</sup> la lèpre étendit ses ravages dans une grande partie du

<sup>1</sup> Je trouve cette expression dans un des auteurs que j'ai lus sur ce sujet. L'expression ne me paraît pas exacte. Il faut plutôt dire que les époux étaient séparés de corps lorsque l'un d'eux devenait lépreux.—(Note de l'auteur.)

<sup>2</sup> Catéchisme de persévérance, t. VI, p. 156.

monde. Cette maladie attaquait subitement toutes les parties du corps et les desséchait en peu de temps : comme la peste, la lèpre était très-contagieuse. Pour en être atteint, il suffisait de toucher ses habits ou ses meubles, de respirer le même air. Aussi l'horreur qu'inspiraient les lépreux était si grande que tout le monde les fuyait. On les chassait bien loin des habitations, et l'on voyait quelque fois errer, par troupes, dans les campagnes, ces cadavres vivants. Apercevaient-ils quelqu'un, ils étaient obligés de l'avertir de leur présence au moyen d'une crécelle, et de lui donner le signal de la fuite. Abandonnés de tout le monde, en proie aux plus horribles souffrances, ils appelaient la mort comme une faveur."

Dans le but de protéger la société contre ce fléau envahissant, les rois de France adoptèrent à l'égard des lépreux une législation complète qui est contenue dans plusieurs ordonnances. " Tout individu, dit M. Dezeimeris, <sup>1</sup> soupçonné de la lèpre était soumis à l'examen d'un chirurgien. L'existence de la maladie étant constatée, le magistrat s'emparait de la personne du lépreux pour en disposer selon les lois. S'il était étranger, on le faisait conduire dans le lieu de sa naissance, après lui avoir fourni un chapeau, un manteau gris, une besace et un petit baril. Rendu dans sa patrie, il ne rentrait point dans le sein de la société ; l'Eglise même le retranchait de la communion des fidèles par une cérémonie particulière. Les villes, les bourgs, les villages des environs étaient obligés, par la loi, de lui faire construire une petite maison de bois sur quatre étaies ; et après sa mort, la maison avec tout ce qu'elle renfermait, était livrée aux flammes. Le nombre des lépreux croissant de jour en jour, les petites maisons qu'on leur bâtissait entraînaient des frais considérables. On imagina de les réunir dans un lieu commun appelé laderie, maladerie ou léproserie. Leur entretien devint moins dispendieux, leur séquestration et leur clôture plus exacte, et il fut plus facile de régler leur régime et l'administration d'un traitement. Louis VIII publia en 1226 un code de lois spéciales pour le règlement des léproseries. Ces lois et d'autres qui furent promulguées étaient très-sévères : une fois enfermé dans les murs du Lazaret, le lépreux était digne de mort, s'il dépassait le seuil de sa prison. Des échafauds permanents étaient dressés en face de l'hôpital afin de maintenir dans la soumission les malheureux captifs, tant était grande la frayeur qu'inspirait leur mal dégradant."

J'ai recueilli tous ces traits pour montrer avec quelle horreur, tous les peuples, dans tous les temps, ont regardé les lépreux. Ne

<sup>1</sup> Dict. de médecin, Vo. Eléphantiasis des Grecs (Histoire) t. VI.

croyons pas toutefois que ce soit là un sentiment inspiré par l'ignorance et la barbarie ; car nous allons retrouver le même sentiment dans le dix-neuvième siècle, au moment même où j'écris ; qui sait, nous l'éprouverons peut-être nous-mêmes. Nous allons le retrouver, non pas dans un pays sauvage, mais tout près de nous, dans la province voisine de celle que nous habitons ; nous allons retrouver dans les populations la même horreur, dans les lois la même dûreté, et, avouons-le, nous retrouverions dans les lépreux les mêmes infortunes et le même abandon, si l'Eglise catholique, qui sait dans tous les âges et dans tous les pays, enfanter les miracles de charité, n'eût inspiré à un humble prêtre et à de modestes religieuses canadiennes, la pensée et la volonté de consacrer leur vie au service des plus malheureux de tous les hommes.

\* \*

Les premiers établissements sur la Rivière Miramichi, Nouveau-Brunswick, furent faits bientôt après le traité d'Utrecht, en 1713, par des sujets de la France, principalement des Basques, des Bretons et des Normands. Sous l'administration du Cardinal Fleury, de puissantes mesures furent mises en œuvre afin d'encourager et faire avancer ces établissements, qui, en peu de temps, progressèrent si bien qu'un Monsieur Pierre Beaubair fut envoyé de France comme Intendant, afin d'en diriger les affaires au nom de la France. Il bâtit une petite ville à la pointe de terre qui porte son nom jusqu'à présent, à l'embouchure de la branche nord-ouest de la rivière Miramichi. L'isle en face, connue aujourd'hui sous le nom de l'Isle Beaubair, était fortement défendue ; et il est dit par des vieillards que dans ce fort, il y avait une fonderie à canon, et des boutiques pour les finir, ainsi que des manufactures de munitions de guerre.

Durant l'été de 1757, les établissements sur la rivière Miramichi eurent beaucoup à souffrir de la guerre entre la France et l'Angleterre, qui interceptait leur trafic de poisson et de fourrures. L'hiver suivant, ils furent réduits à une grande extrémité par la famine qui fit périr un grand nombre d'habitants.

Deux transports chargés de provisions, d'étoffes et d'habillements leur furent envoyés de France en 1758, mais tous deux furent capturés par les vaisseaux de la flotte anglaise alors employée à la prise de la ville de Louisbourg.

Pendant que ces premiers colons souffraient les plus grandes privations, un vaisseau français appelé *L'Indienne*, de Morlaix, fit naufrage à l'embouchure de Miramichi, près du goulet de la Baie des Vents, nommée aujourd'hui par erreur " Baie du vin." La tradition

raconte que ce vaisseau, avant de venir en Amérique, avait fait le trafic dans le Levant et que quelques ballots de vieilles hardes qui avaient été mises à bord à Smyrne, furent poussés au rivage après le naufrage, et que ces habillements furent recueillis et portés par des habitants de Miramichi. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'il sortit de ce vaisseau une affreuse maladie qui s'abattit sur les malheureux Acadiens déjà décimés par la famine dans les établissements de Miramichi. Cette peste s'abattit avec la plus grande sévérité sur la ville de Beaubair, et l'une de ses premières victimes fut M. de Beaubair lui-même. La maladie conjointement avec la famine, n'enleva pas moins de huit cents habitants, assure-t-on, qui furent enterrés à la Pointe-Beaubair.

Les survivants abandonnèrent Miramichi et s'enfuirent, quelques-uns à l'île Saint-Jean, maintenant l'île du Prince Edouard, et le plus grand nombre se fixa le long de la côte ouest du golfe St. Laurent, où ils formèrent de nouveaux établissements tels que Niguaweck, Tracadie et Poëkmouche; ils contribuèrent aussi à l'agrandissement de la paroisse de Caraquet.<sup>1</sup>

Pendant bien longtemps, c'est-à-dire pendant plus de quatre-vingts ans, quoique l'on sut que la lèpre existât dans ces établissements éloignés, cependant elle n'attira que fort peu l'attention publique, quand, en 1817, le cas d'une femme nommée Ursule Landry, qui en mourut, la fit remarquer.

Une relation écrite par une des religieuses de l'Hôtel-Dieu et que l'on a bien voulu me communiquer, attribue une origine quelque peu différente à ce fléau. "D'après la tradition, dit l'auteur, la maladie surnommée "Maladie de Tracadie," fut importée en 1758, dans le Nouveau-Brunswick, par un bâtiment venant du Levant, pour le trafic de la pêche. Le bâtiment ayant touché terre tard dans l'automne, l'équipage fut obligé de se disperser dans différents endroits, nommément à Caraquet. Malheureusement, cet équipage était atteint d'une maladie que personne ne soupçonnait. Les gens du pays ayant donné l'hospitalité à ces navigateurs, plusieurs femmes s'employèrent à laver leurs hardes et prirent ainsi la maladie sans s'en douter; laquelle se transmettant depuis de l'un à l'autre, et sans doute de père en fils, prit à la longue un caractère particulier."

Son Excellence l'Hon. Arthur Hamilton Gordon, lieutenant-gouverneur du Nouveau-Brunswick en 1862, a assigné une origine

<sup>1</sup> Tous ces renseignements m'ont été communiqués par M. l'abbé Gauvreau.

analogue au terrible fléau, dans une intéressante brochure qu'il a intitulé : *Wilderness Journeys in New-Brunswick in 1862-3.*

Voici ce qu'il en dit :

“ Il existe une tradition obscure et incertaine, d'après laquelle un navire français s'échoua, il y a environ quatre-vingt ou cent ans, sur les côtes du comté de Gloucester ou de Northumberland, et que, parmi les hommes de l'équipage qui échappèrent au naufrage, étaient des matelots venant de Marseille, qui avaient attrapé dans le Levant la véritable lèpre de l'Orient, l'*Elephantiasis Græcorum*. Quoiqu'il en soit, il n'y a aucun doute que, depuis bien des années passées, une partie de la population française de ces comtés a été affligée de cette terrible maladie, ou d'une affection qui lui ressemble beaucoup, peut-être de cette forme particulière de lèpre que l'on rencontre sur les côtes de la Norvège ! ”

“ Il est difficile de se persuader, dit de son côté M. Gauvreau, curé de Tracadie et chapelain du Lazaret depuis dix-huit ans, dans une lettre en date du 30 novembre 1859,<sup>1</sup> il est difficile de se persuader que cette maladie ait pris son origine dans cet endroit même où elle règne.

“ La position géographique de la mission de Tracadie, en face et sur le bord de la mer, entrecoupée de rivières dans lesquelles la montée de l'eau de la mer se fait sentir jusqu'à 8 ou 9 milles de leurs embouchures ; le terrain en partie sablonneux et en partie légèrement argileux, ne renfermant aucun marais infect, et, par conséquent, l'absence absolue de tout miasme nuisible, tout cela, il me semble, doit justifier l'opinion qui j'ai toujours entretenue et à laquelle je tiens encore, que le virus de cette peste n'a pas pris naissance dans l'endroit ; mais a dû être originairement apporté ici par quelqu'étranger soit navigateur ou voyageant par terre. Ce voyageur ou passant, quelque'il ait été, aurait pris logement dans l'endroit, aurait bû dans les vaisseaux à boire d'une famille hospitalière, il y aurait eu son linge lavé, il aurait couché dans un des lits de la maison, il aura laissé sa salive empestée (je devrais dire son venin) sur les parois du vaisseau à boire, et ayant sur ses membres des ulcères en état de suppuration, il aurait empoisonné la couche qui lui aurait été cédée par charité. Après son départ, quelqu'un de la famille aurait bu dans le vaisseau qui aurait servi à ce passant, ou aurait couché sous les mêmes couvertures, et ce misérable, après avoir été l'objet sacré de la belle hospitalité française, aurait transmis ainsi le virus de son mal à ses hôtes, et aurait fait d'eux et de leurs descendants ce que ces lépreux sont

<sup>1</sup> Publiée dans le journal de Montréal, *L'Ordre*.

actuellement, des objets repoussants de dégoût et de frayeur, et de Tracadie un lieu frappé au coin de l'anathème public."

La tradition rapportée par ces écrivains doit donner la vérité sur l'origine du terrible fléau. Ils ne s'accordent pas, il est vrai, sur la manière dont la maladie a été apportée à Tracadie, mais tous reconnaissent qu'elle y a été apportée. Il semble difficile, en effet, de croire que des causes locales aient fait naître dans cette partie du pays une maladie aussi extraordinaire. Il est malheureusement bien d'autres endroits que Tracadie et Miramichi où les habitants sont pauvres et malpropres, mal nourris et pêcheurs, et qui vivent dans un atmosphère humide ; cependant, c'est à Tracadie seulement ou aux environs que l'on rencontre aujourd'hui la lèpre. Au Labrador, à Terre-Neuve, les habitants se nourrissent tout autant de poisson, vivent dans des conditions climatériques semblables, n'observent pas davantage les prescriptions hygiéniques, et pourtant la maladie de Tracadie ne les décime pas.

Quoiqu'il en soit de l'origine de cet horrible fléau, il est certain qu'il règne aujourd'hui à Tracadie, et qu'il y règne déjà depuis un grand nombre d'années. Depuis le moment de son introduction dans le pays, la maladie, dit la relation que j'ai déjà citée, fit sourdement son chemin jusqu'en 1817, qu'elle fut reconnue par les ravages qu'elle faisait, et chacun commença dès lors à se tenir en garde contre elle. Mais ce ne fut qu'en 1844 que les autorités s'en préoccupèrent. Une commission médicale fut nommée ; elle fit part de ses investigations au gouvernement, et dans l'année précitée un acte de la législature provinciale, passé et renouvelé avec quelques modifications en 1850, autorisa le Lieutenant-Gouverneur de la Province à établir un comité de santé. Ce comité local duement approuvé établit d'abord un Lazaret dans l'île de Sheldrake, position isolée, au milieu de la rivière de Miramichi, à environ 18 milles au-dessus de Chatham.

" Quelqu'un était-il trouvé atteint de la maladie, continue l'écrivain que je viens de citer, il lui fallait, de gré ou de force, s'arracher à sa famille ; l'époux était enlevé à son épouse, la mère à ses enfants, les enfants à leurs parents, quelque'ils fussent, aussitôt qu'on reconnaissait en eux les symptômes de la lèpre. On les forçait de dire adieu à tout ce qui leur était cher pour aller se confiner dans cette prison. Il est arrivé plusieurs fois que certains lépreux refusant de se rendre au Lazaret, on les y trainait avec des cordes, comme des animaux, car personne ne voulait mettre la main sur eux, et même on les frappait à coups de bâton jusqu'à ce qu'ils entrassent.

" Mais les choses ne pouvaient demeurer longtemps en cet état,



puisque les lépreux, excités par la souffrance, l'ennui et le désir de jouir de leur liberté, s'échappaient pour retourner dans leur famille.

“ On songea donc à améliorer leur sort. Pour cet effet, en 1847, on transféra le Lazaret dans la position qu'il occupe aujourd'hui, à un demi-mille de l'église paroissiale de Tracadie, où un assez vaste terrain a été acheté par le gouvernement et entouré d'une clôture de pieux de cèdres de vingt pieds de haut, garni de clous afin d'empêcher les pauvres lépreux de s'échapper. Les fenêtres du Lazaret furent garnies de grosses barres de fer, ce qui donna un assez triste aspect à ce séjour de la douleur. Ces barres de fer demeurèrent ainsi aux fenêtres jusqu'à l'année dernière, que les lépreux, choqués de la ressemblance que cela leur donnait avec les prisonniers d'état, en firent tomber une partie. A notre arrivée nous fîmes ôter le reste, car maintenant ils sont tous de bonne volonté.”

Ainsi que je l'ai dit plus haut, c'est dans l'automne de 1868 que des religieuses de l'Hôtel-Dieu de Montréal prirent possession du Lazaret de Tracadie. Depuis plusieurs années déjà, on éprouvait vivement le besoin de réorganiser cette institution et de la mettre sous les soins et sous la direction des sœurs hospitalières. J'ai sous les yeux une lettre de Mgr. James Rogers, évêque de Chatham, dans laquelle Sa Grandeur rend compte au Conseil Central de la Propagation de la foi, à Paris, des démarches qu'elle avait faites jusqu'à la date du 4 décembre 1866 pour parvenir à opérer la transformation qu'elle désirait dans le Lazaret.

“ Depuis ma première visite à cette maison, dit Mgr. Rogers, j'ai toujours pensé qu'il serait bien désirable qu'on put y établir des sœurs hospitalières, pour s'y livrer aux travaux de la charité en soutenant et en soignant ces pauvres souffrants, dont le nombre, dans le cours de mes visites, a varié d'environ 20 à 30, nombre actuel. Mais, alors, la considération de plus grands et de plus pressants besoins réclamant mon attention, et mes ressources étant insuffisantes non seulement pour le soulagement des souffrances physiques, mais aussi peut-être pour le salut de certaines âmes ; cette considération, dis-je, m'obligeait d'ajourner mes projets en faveur des lépreux jusqu'à ce que mon diocèse naissant put satisfaire aux besoins religieux de ses habitants par une augmentation du nombre des prêtres, l'érection d'églises ou chapelles là où il n'en existait pas et où le besoin s'en faisait sentir, et la création d'institutions pour l'éducation chrétienne de la jeunesse. Un autre obstacle à l'exécution immédiate de mon dessein, fut le manque d'approbation et de concours nécessaires du gouvernement, l'absence de logement convenable pour recevoir les sœurs,

et l'incertitude sur le point de savoir si l'élément protestant, qui domine dans notre gouvernement et notre législature, voudrait nous donner l'argent, ou même nous permettre de prendre les dispositions nécessaires pour que les Sœurs viennent et dirigent l'hôpital. Le printemps dernier, j'ai fait une pétition au gouvernement, mais les agitations et les perturbations politiques qui changent souvent le personnel, l'ont empêché jusqu'à présent de prendre une décision à cet égard. Voilà pourquoi le digne curé de Tracadie, M. Gauvreau, continue à être le seul ange administrant les consolations de la religion à cette portion de son troupeau, cruellement affligée." <sup>1</sup>

Les démarches faites depuis par Mgr. Rogers semblent avoir été plus heureuses ; il a obtenu de Mgr. Bourget le secours des religieuses de l'Hôtel-Dieu de Montréal, et le gouvernement paraît avoir vu d'un bon œil cette réorganisation du Lazaret, qui a produit en peu de temps les meilleurs effets chez les infortunés lépreux.

M. l'abbé Gauvreau fait une triste peinture de l'état dans lequel vivaient ceux-ci avant l'arrivée des Sœurs Hospitalières. Voici les détails navrants que je lis dans une lettre du digne chapelain adressée à la Révérende Mère Supérieure de l'Hôtel-Dieu de Montréal, en date du 28 avril 1869 :

“ Je ne me sens pas capable, écrit le vénérable prêtre, de décrire l'état de misère inouïe de nos pauvres lépreux avant l'arrivée des sœurs. Je ne puis que dire que depuis leur transport de l'Isle aux Bec-scies (*Sheldrake*), à l'entrée de la rivière Miramichi, ce n'était pour eux que malpropreté à faire bondir le cœur, discorde, insubordination envers les autorités bienveillantes du gouvernement, divisions et querelles continuelles entre eux, révoltes contre le chapelain ; la loi du plus violent était en pleine force, et souvent l'oreille était blessée par des jurements et d'horribles blasphèmes ; en un mot, l'hôpital était devenu comme un caverne de voleurs et de bandits. Oh ! ma chère mère Supérieure, combien j'ai gémi et versé de larmes, depuis 1859, sur le sort de ces âmes malheureuses que le démon tenait enchaînées par toute sorte de crimes, excepté le meurtre, pendant que tout le reste se commettait. Cependant, plus ils étaient méchants malgré mes remontrances, plus je redoublais d'instances et du prières auprès du Dieu de miséricorde dans toutes les messes que je célébrai pendant dix-sept ans, afin qu'il en eut pitié et qu'il sauvât ces âmes que Jésus-Christ n'avait certainement pas mises de côté en mourant sur le calvaire.

<sup>1</sup> Correspondance adressée par Monseigneur Rogers, évêque de Chatham, au Conseil Central de la propagation de la foi, à Paris, concernant l'état du diocèse.

“ Dans le même temps le bureau de santé n'épargnait rien pour les rendre heureux : nourriture abondante, logement confortable, bons vêtements et même beaucoup de petits soins et de médicaments qui leur étaient prodigués avec toute la charité possible. Malgré tout cela, ces êtres humains aux cœurs ulcérés comme et plus que leurs corps étaient insensibles à tout ; ils étaient indomptables, parce que le démon régnait en maître dans l'hôpital. Quelques uns de ces malheureux ne voulaient pas se résigner à mourir, malgré les exhortations réitérées du chapelain ; et même après la réception des derniers sacrements et l'indulgence plénière à l'article de la mort, ils tenaient encore à la vie en dernier lieu.

“ De ce nombre il en fut un qui avait été averti par le médecin d'envoyer quérir le prêtre le plus tôt possible. Ses amis et parents s'empressèrent de l'engager à se préparer à bien mourir. “ Laissez-moi tranquille, dit-il, je sais ce que j'ai à faire.” Vers neuf heures du soir, il prie plusieurs de ses compagnon d'infortune de ne pas se coucher et de veiller avec lui, s'imaginant pourvoir renvoyer la mort qui le pressait. “ Jouons aux cartes ensemble,” leur demande-t-il ; mais la partie à peine commencée, les cartes lui échappent des mains ; l'infortuné se précipite à son lit ; on appelle au secours, on court à lui, il était mort.”

Depuis l'arrivée des Religieuses de l'Hôtel-Dieu, tout semble avoir changé d'aspect. “ Sans entrer dans un détail particulier de de tout ce que nos chères et bien-aimées sœurs ont fait pour réformer cette misérable habitation, je dois, dit M. Gauvreau, me contenter de vous dire que nous n'y voyons plus que la propreté la plus recherchée, la régularité la plus admirable, la charité la plus parfaite ; tout se fait avec ponctualité de la part des sœurs et des malades ; tout va régulièrement ; tout est en ordre dans le cloître, si bien que ces pauvres gens qui, auparavant, se plaisaient dans la malpropreté et le désordre, sont émerveillés maintenant de ne voir partout que propreté, ordre et décence. Ce qui contribue beaucoup à les tenir dans la soumission, et à les faire s'observer eux-mêmes, c'est l'humble habit des sœurs, leur modestie, leur réserve, leur austère vertu, leur silence, leur recueillement, leurs soins et leurs attentions les plus tendres auprès de tous les malades, mais surtout auprès de ceux qui sont alités.”

On conçoit après ce double tableau avec quelle joie les malheureux lépreux de Tracadie ont vu arriver les religieuses qui venaient leur consacrer leur existence ; on comprend l'affection et le respect qui les animent à l'égard de ces saintes femmes.

\*  
\*  
\*

“ L'enceinte extérieure du Lazaret, dit le gouverneur Gordon dans ses *Wilderness Journeys*, consiste en un champ de verdure de trois ou quatre arpents en superficie. Dans ces limites on permet maintenant aux lépreux d'aller et venir à volonté. Jusqu'à dernièrement, toutefois, ils étaient confinés dans les bornes bien plus étroites d'une enceinte semblable, située au centre de la plus grande, et contenant les bâtisses de l'hôpital même.

“ C'est dans ces lugubres frontières que j'entrai, accompagné de l'évêque catholique romain de Chatham, du secrétaire du Bureau de santé, du médecin résidant, et du prêtre catholique du village, qui est aussi le chapelain de l'hôpital.

“ En dedans de l'enceinte intérieure, il y a plusieurs petites constructions en bois, séparées les unes des autres, comprenant la cuisine, lingerie, etc., de l'établissement; l'un de ces bâtiments récemment achevé, contient un bain, ce qui ajoutera beaucoup au bien-être des infortunés habitants. L'hôpital lui-même est une bâtisse qui contient deux grandes salles, l'une consacrée aux hommes et l'autre affectée aux femmes. Au centre de chaque salle, il y a un poêle, une table, avec des bancs et des chaises, tandis que les lits des malades sont rangés le long des murs. Ces salles sont suffisamment éclairées et sont bien ventilées, et au moment de ma visite étaient parfaitement nettes et propres. Au fond de ces salles il y a une petite chapelle disposée de telle sorte qu'une fenêtre oblique, traversant le mur de chaque côté de la cloison qui divise les deux salles, permet aux patients de l'un et l'autre sexe d'entendre la messe sans se rencontrer. Au travers des mêmes ouvertures, ils peuvent se confesser, et recevoir la sainte communion.”

Depuis l'arrivée des sœurs on a fait de légers changements dans l'aménagement intérieur du Lazaret. La chapelle maintenant se trouve au bout des salles avec une arcade vitrée, permettant aux lépreux d'entendre la messe en même temps que les Religieuses, qui se mettent de l'autre côté vis-à-vis. Les hommes occupent dans l'hôpital deux salles de 25 pieds carrés et deux salles de même dimension dans les mansardes sont réservées aux femmes. De plus, le terrain du Lazaret a été agrandi.

Je reprends la relation que j'ai déjà citée. “ Avant de donner, dit l'auteur, les caractères de cette terrible maladie, je réponds à une question que, sans doute, vous ne manquerez pas de me faire, savoir : Comment cette maladie s'est-elle propagée ? Nul ne le sait. 1o Elle ne semble pas être héréditaire, puisque dans une famille, le père ou la

mère en est atteint et les enfants ne le sont pas ; dans d'autres, les parents sont sains et les enfants sont lépreux. Témoin ce qui arriva en 1856 ou 1857. Une femme nommée Domitile Brideau, épouse de François Robichaud, était tellement couverte de la lèpre depuis plusieurs années, que son corps n'était pour ainsi dire qu'un amas de pourriture. Elle devint mère d'une fille, qu'elle nourrit elle-même, et mourut peu de temps après dans l'hôpital. Cependant l'enfant était nette, et n'avait aucuns symptômes de la maladie ; elle demeura jusqu'à l'âge de trois ans dans l'hôpital, d'où elle fut alors renvoyée. L'enfant grandit avec une santé parfaite ; aujourd'hui elle est mariée, et tous ses enfants sont très-bien. Grand nombre d'exemples semblables pourraient être cités, mais il faut se borner. 2o Cette maladie est-elle contagieuse ? Il n'y en a pas d'apparence, puisque dans une famille le mari en est atteint et la femme ne l'est pas ; ou bien, la femme l'a et le mari ne l'a pas. Il y a maintenant à Tracadie un nommé François Robichaud, lequel a eu trois femmes ; les deux premières sont mortes de la lèpre, et la troisième est maintenant à l'hôpital ; lui, cependant, jouit d'une santé parfaite. Dans une même famille un ou deux enfants ont la lèpre et les autres sont nets. Une femme employée au service des lépreux demeura huit ans dans l'hôpital, mangeant et buvant avec eux, et elle n'a pas contracté la maladie. Nous l'avons vue plusieurs fois, elle est parfaitement nette. La lavandière actuellement employée dans l'hôpital, demeure entièrement avec eux, depuis deux ans ; c'est une veuve dont le mari est mort de la lèpre ; elle en a eu soin pendant trois ans que dura sa maladie, et elle est saine. Il est arrivé en différentes occasions que certaines personnes soupçonnées d'avoir cette maladie furent fort cées d'entrer dans l'hôpital et y passèrent plusieurs années, après lesquelles étant reconnues pour ne l'avoir pas, furent congédiées sans qu'on n'ait jamais depuis remarqué en elles aucuns symptômes de lèpre.

“ Tous les lépreux qui sont maintenant dans l'hôpital s'accordent pourtant à dire qu'elle se communique, puisque bon nombre d'entre eux disent l'avoir prise soit en couchant avec quelqu'un qui en était atteint, soit en mangeant et en buvant avec eux. De là, donc, il faudrait conclure que Dieu la donne à qui il veut.

“ Je suis fortement persuadé que cette maladie, outre l'origine qu'on lui attribue, est causée par le genre de vie auquel s'adonnent les habitants de Tracadie : presque tous sont pêcheurs ou navigateurs, leur principale nourriture est le poisson, surtout le hareng, les patates et les navets. Je puis assurer en toute vérité qu'il n'y a

pas dix familles dans Tracadie qui mangent du pain, car la pauvreté y est extrême.”

\* \*

Entrons maintenant au Lazaret et examinons ensemble les tristes victimes qu'il contient. Suivons d'abord le gouverneur Gordon ; nous reviendrons ensuite prendre notre bonne religieuse avec laquelle nous pourrons faire plus d'observations et des études plus sérieuses.

“ Au moment de ma visite, dit Son Excellence, il y avait vingt trois malades au Lazaret, treize hommes et dix femmes ; tous étaient Français, catholiques, appartenant aux familles de la plus basse classe. Ils étaient de tout âge, et parvenus à différentes périodes de la maladie. Un vieillard, dont les traits étaient tellement défigurés qu'ils n'avaient presque plus rien d'humain, et qui paraissait réduit à la dernière enfance, put à peine être tiré de son apathie suffisamment pour recevoir la bénédiction de l'Evêque, que tous les autres imploraient avidement en se jetant à genoux. Mais il y avait aussi des jeunes gens, dont les bras paraissaient aussi vigoureux, et les facultés de travailler et de jouir aussi intactes, qu'ils avaient jamais été ; et, spectacle le plus triste de tous, il y avait des jeunes enfants condamnés à passer dans cet affreux séjour une vie de souffrance sans espoir.

“ J'ai été surtout touché par la vue de trois pauvres petits garçons âgés de quinze à onze ans. A un observateur non prévenu d'avance, ils auraient paru comme tous les autres enfants de leur âge ; leurs yeux étaient brillants et passablement intelligents ; mais les symptômes fatales qui avaient suffi pour les faire séparer du monde extérieur se voyaient sur leurs personnes, et ils étaient enfermés pour toujours dans les murs du Lazaret.

“ L'on éprouve un sentiment semblable, quoique peut-être moins vif, à la vue de tous les plus jeunes malades. Il y a quelque chose d'effrayant dans la pensée que, depuis le moment de son arrivée jusqu'à celui de sa mort, intervalle pendant lequel il peut s'écouler de longues années, un homme, doué des capacités, des passions et des désirs des autres hommes, est condamné à passer de la jeunesse à l'âge mûr, de l'âge mûr jusqu'à la vieillesse, sans autre société que celle de ses compagnons de souffrance, sans aucun travail, aucun amusement, aucune ressource ; sans autre distraction que l'arrivée d'une nouvelle victime ; sans autre occupation que de contempler ses tristes compagnons mourant lentement l'un après l'autre autour de lui.

“ Un petit nombre des malades savaient lire, et ceux qui le pouvaient n'avaient pas de livres. Il semblait n'y avoir aucune organisation pour leur fournir quelque occupation, soit corporelle, soit intellectuelle, et dans de telles circonstances je n'ai pas été surpris d'apprendre que, dans les derniers degrés de la maladie, l'esprit s'affaiblit généralement.

“ La majorité des patients ne m'a pas paru ressentir de souffrances bien vives, et l'on m'a informé que l'un des caractères de la maladie est l'insensibilité à la douleur. On m'a montré un individu dont la main et le bras s'étaient posés par hasard sur un poêle rouge de chaleur, et qui ne s'en aperçut que lorsque la forte odeur de chairs grillées attira son attention sur son membre brûlé, qui était gravement blessé.”

Depuis l'époque de la visite du gouverneur Gordon, le sort des lépreux a été considérablement amélioré. Les sœurs enseignent à lire aux plus jeunes et s'efforcent de les occuper autant que possible à des ouvrages de menuiserie et de cordonnerie.

Les observations du gouverneur Gordon, quoique faites pendant une courte et rapide visite au Lazaret, sont justes; mais elles ne sont pas complètes. Ce sont les remarques d'un touriste qui raconte ce qui l'a le plus frappé. Écoutons maintenant les témoignages des personnes qui ont vécu parmi les lépreux. M. l'abbé Gauvreau est le chapelain du Lazaret depuis dix-huit ans; il a suivi avec un zèle éclairé les progrès de la maladie chez près de 100 individus; il en a observé tous les symptômes; il en a calculé la marche lente mais fatale; il a assisté à la mort horrible d'un grand nombre de lépreux, et il raconte avec horreur, tout en s'humiliant sous la main de Dieu qui frappe quelquefois avec tant de sévérité, les choses épouvantables qu'il a vues. Personne n'est donc plus compétent que lui à décrire d'une manière exacte, complète, impartiale et juste les phases caractéristiques de la terrible maladie. Prêtons l'oreille à son enseignement; nous reviendrons ensuite interroger la religieuse infirmière qui nous donnera le résultat de ses observations.

“ Sans vouloir vous imposer mon opinion, je ne puis cependant chasser de mon esprit la pensée que, en dehors de la volonté divine, ce fléau qui semble être la maladie particulière de l'homme déchu de son innocence primitive, est un poison extrêmement subtil, s'insinuant à la dérobée dans le corps humain, soit par transmission ou par contact, soit par inoculation directe ou accidentelle, ou même peut-être par une cohabitation prolongée.

“ Mais quoiqu'il en soit de ces suppositions, quand une fois la maladie s'est introduite dans un nouveau sujet, son action est si

insidieuse et si latente, que pendant plusieurs années, disons pendant deux, quatre, ou plus, l'infortuné Naaman ou Giezi, dont elle a pris possession, ne s'aperçoit d'aucun changement, soit dans ses habitudes constitutionnelles ou dans ses besoins. Le sommeil lui est tout aussi rafraîchissant, la digestion aussi facile, et la respiration aussi libre qu'auparavant : en un mot, tous les organes vitaux fonctionnent bien, et les membres continuent à jouir de toute leur vigueur, de toute leur énergie.

“ Mais malheur à lui ! et puisse Dieu venir à son secours ! c'est un lépreux, et le terrible virus de la lèpre est en lui ; et, comme s'il tendait une embuscade, il n'attend que le moment de se développer. Le fléau est là, comme un serpent venimeux engourdi, qui le mordera infailliblement lorsqu'une fois il sera réveillé.

“ A cette période de la maladie, la peau ne tarde pas à perdre son apparence naturelle et saine ; la fraîcheur et le brillant du teint disparaissent, et sont remplacés par une blancheur morbide, matte, depuis les pieds jusqu'à la tête. Cette blancheur paraît comme si l'affreuse maladie avait pris possession des membranes muqueuses, et déplacé le fluide nécessaire à ses fonctions.

“ Sans savoir si la lèpre de l'Orient a jamais offert d'autres symptômes extérieurs, il est certain que, dans ce que j'appellerai son premier degré, la maladie de Tracadie prend toutes les apparences de la lèpre des anciens ; je veux dire, cette fausse blancheur de la peau. Au second degré, la peau devient légèrement jaunâtre ; puis dans la troisième et dernière période, elle devient d'un rouge foncé, violet ou prend même quelquefois une teinte verdâtre. La maladie est alors pleinement confirmée.....

“ De fait, la population de Tracadie, aussi bien que moi-même, nous sommes tellement familiarisés avec ce symptôme précurseur de la lèpre, que sur la seule apparence de la fausse blancheur de la peau, nous constatons immédiatement la présence de la maladie, et nous nous trompons bien rarement. Il n'y a eu ici qu'un seul cas de décès (celui de Cyrille Austin) dans ce premier degré, que j'appelle le premier et peut-être le plus fatal. Tous les autres cas ont passés par les autres degrés, le second ou le troisième, avant d'arriver à la mort. Et quelque étrange que cela puisse paraître, il a été remarqué par les lépreux eux-mêmes que le traitement du docteur LaBillois avait une meilleure chance de succès à l'origine de la troisième période que pendant la seconde.....

“ Examinons maintenant les progrès de la maladie, et suivons-la pas à pas, si c'est possible.

“ La pitoyable victime commence par éprouver une fièvre qui la dévore et la fait trembler de tous ses membres, une raideur et une



faiblesse dans toutes ses articulations, une pesanteur sur la poitrine comme causée par un vif chagrin, une abondance de sang au cerveau, une fatigue, un assoupissement, un ennui, et d'autres sensations extrêmement désagréables que les lépreux avancés m'ont fait connaître, mais qui maintenant échappent à mon souvenir.

“ Le système nerveux tout entier est alors frappé d'une insensibilité absolument complète, de telle sorte qu'un instrument aigu comme une aiguille, ou une lame de couteau, enfoncé dans les parties charnues, ou même à travers les tendons ou les cartilages du malheureux lépreux, ne lui fait éprouver aucune sensation douloureuse, et ne l'affecte en aucune manière.

“ Bien plus, le lépreux, avec le plus grand calme du monde, pourrait placer son bras ou sa jambe dans un bûcher ardent de bois et de goudron, jusqu'à ce que le membre tout entier et même les os fussent consumés, et cependant il n'éprouverait rien de douloureux du tout, absolument rien, et il pourrait, dans cet état, s'endormir aussi paisiblement que s'il était couché sur un bon lit.”

M. Gauvreau, dans une autre de ses lettres, cite un exemple de cette insensibilité extraordinaire des lépreux : “ Un de ces affligés qui est mort au Lazaret, et à qui j'eus le bonheur d'administrer les derniers sacrements, s'endormit auprès d'un feu ardent, et pendant son sommeil, il étendit une de ses mains dans le brasier en flamme. L'activité du feu n'interrompit nullement son assoupissement. L'odeur forte des chairs brûlées attira l'attention d'un de ses compagnons d'infortune, qui le retira du feu et lui sauva la vie.”

La Relation de l'Hôtel-Dieu cite un trait semblable : “ Depuis notre arrivée à Tracadie, écrit la religieuse, deux malades de l'hôpital se sont brûlés les mains assez considérablement et ne s'en sont aperçus que quand les plaies furent fermées ; je les ai pansés moi-même ; le premier surtout était tellement brûlé que ses plaies durèrent près d'un mois.”

Au sujet de cette insensibilité M. Gauvreau remarque qu'elle n'a qu'un temps, dont, dit-il, je ne suis pas en état de préciser la durée. “ J'ai remarqué dans les malades maintenant sous traitement, ajoute la religieuse, que cet état d'insensibilité complète n'existe pas chez tous, et seulement en quelques endroits de leur corps ; chez quelques-uns ce sont leurs jambes, chez d'autres ce sont les mains, ou d'autres parties. Mais tous se plaignent d'un certain engourdissement qui ressemble à la paralysie.”

“ Peu à peu, cependant, continue M. Gauvreau, la fausse blancheur de la peau disparaît pour faire place à des taches plus ou moins grandes d'une légère couleur jaune ; ces taches, dans certains cas,

sont peu étendues, par exemple, de la dimension d'une pièce d'une piastre. Quand elles sont de cette grandeur, elles apparaissent d'abord disposées symétriquement et à des endroits qui correspondent exactement entre eux, soit sur les bras, sur les épaules, ou sur les membres, mais plus souvent sur la poitrine. Ces taches sont d'abord plus ou moins éloignées les unes des autres ; mais à mesure que le venin du mal fait son chemin à travers les parties vitales du lépreux, elles deviennent contigües l'une à l'autre, et quand elles sont toutes unies ensemble, elles finissent par convertir tout le corps du malade en une masse de corruption. Viennent ensuite l'enflure de tous les membres, le gonflement de toutes les parties du corps, de la tête aux pieds, et quand ce gonflement et ces enflures sont arrivées à la tension extrême, la peau crève pour faire jour à des ulcères baveux, dégoûtants et repoussants au suprême degré. La peau par tout le corps devient tendue, et se couvre d'un suintement de couleur luisante semblable à un vernis. La peau et la chair entre le pouce et l'index se retirent ; les extrémités des doigts, des pieds et des mains deviennent aussi très-petites, et quelquefois ils se détachent des articulations et tombent sans que le malade s'en aperçoive et sans causer de douleur.

“ La partie la plus noble de cet être créé à l'image de Dieu, la figure, n'est pas plus épargnée par la lèpre que toute autre partie du corps. Le visage est ordinairement beaucoup enflé et considérablement gonflé. Le menton, les joues, et les oreilles sont couverts de tubercules durs et roux de la grosseur d'un gros pois ; les yeux à demi sortis de leurs orbites, sont couverts d'une espèce de cataracte qui produit quelquefois une cécité complète. C'est le cas actuel d'un de ces infortunés. La peau du front devient aussi enflée, très-épaisse ; elle prend une couleur de plomb, qui, dans certains cas, se répand sur toute la figure ; tandis que dans d'autres, elle tourne au rouge ; cela pourrait être attribuée à la différence des tempéraments, sanguins, bilieux ou lymphatiques. Sur cette figure, où l'on admirait auparavant les charmes de la beauté, les traits sont maintenant de profond sillons, les lèvres forment deux gros ulcères baveux, la lèvre supérieure considérablement enflée et relevée vers la base du nez qui a disparu, tandis que la lèvre inférieure pend sur le menton lustré par la tension de la peau.” Peut-on imaginer un plus horrible spectacle ?

“ Dans quelques cas, les lèvres sont pincées et retrécies comme l'orifice d'une bourse plissée par des cordons. Cette difformité est la plus regrettable de toutes puisqu'elle prive ceux qui en sont frappés de la sainte communion qu'ils désirent avec tant d'ardeur.

“ La lèpre, je veux toujours dire celle de Tracadie, achève ses

ravages à l'intérieur du malade. Elle s'empare enfin du larynx et de toutes les ramifications bronchiales; elle les obstrue et les remplit tellement de tubercules que le malheureux patient ne peut plus trouver de repos dans aucune position imaginable, sa respiration devient un sifflement aigu, et elle est si pénible qu'il s'attend à étouffer à chaque instant; il préférerait être étranglé avec une corde. J'ai moi-même assisté, dit M. Gauvreau, aux derniers efforts de quelques uns de ces hommes, les plus affligés de tous les mortels; et je n'aimerais pas à voir ce spectacle encore une fois. Dispensez-moi de vous donner un récit détaillé de leur mort; car, si je l'entreprenais, le courage me ferait défaut, et je vous assure que plusieurs d'entre vous s'évanouiraient devant ce spectacle. Contentez-vous de vous imaginer voir le lépreux mourant faire des sauts rapides, des contorsions horribles, courir à la porte pour avoir un peu d'air, et revenir se jeter sur son grabat; entendez ses fureurs involontaires, ses lamentations à briser le cœur le plus dur, ses cris, ses pleurs et ses sanglots, et s'exclamant mille fois. "O mon Dieu, ayez pitié de moi! ayez pitié de moi!"

"Enfin, il arrive au moment suprême de sa longue mort. Il meurt épuisé et étouffé. Tout est fini maintenant pour lui, et un autre Lazare s'envole dans le sein d'Abraham."

\* \* \*

Après le vivide tableau que l'on vient de lire de l'horrible maladie, une question se présente tout naturellement à l'esprit, et l'on se demande si ce mal est tel que la science médicale ne puisse rien faire pour le combattre? "Chacun en jugera comme il voudra," dit la Relation de la sœur infirmière des lépreux; je vous communiquerai simplement ce que j'ai appris sur ce sujet.

"En 1849 et 1850, le Dr. LaBillois, célèbre médecin français, demeurant à Dalhousie, traita les lépreux pendant seize mois, et prétendit en avoir guéri dix suivant le rapport qu'il en fit lui-même. "T. Goutheau, Chs. Comeau, T. Brideau, A. Benoit, L. Sonier, Ed. Vienneau, Mme. A. Sonier, M. Sonier, Mme. Ferguson, "Mélina Lavoie. The entire of the above cases are now quite "well, and the treatment I adopted was entirely for syphilitic "disease, thus establishing without any doubt the truth of the "nature of the disease." (Extract from LaBillois, Report, febr. 12th 1850).

"Cependant on voit dans le rapport du secrétaire du Bureau de santé, l'Honorable James Davidson, que tous les malades susmentionnés revinrent à l'hôpital après quelque temps et y moururent

à l'exception de trois dont deux moururent dans leurs propres maisons; la troisième vit encore et voici ce qu'en dit le Dr. Gordon de Bathurst. "The disease is making slow progress, but is still "going on to a fatal termination."

Le Dr. Nicolson entreprit le traitement des lépreux en l'année 1860 ou 1861, et au moyen de bains à la vapeur, et d'un traitement qu'il n'a pas fait connaître, parvint à leur procurer un grand soulagement; plusieurs se voyaient sur le point de guérir, quand malheureusement ce médecin abandonna ses patients, à leur grand regret, et mourut trois ans après. Le mal reprit le dessus et depuis lors aucun n'a éprouvé de mieux.

"A notre arrivée à Tracadie, dit la Religieuse, nous trouvâmes vingt malades dans l'hôpital et depuis nous en avons admis trois. Ces bonnes gens fermement persuadés que les sœurs allaient les guérir, demandèrent des remèdes et ne furent satisfaits que quand nous leur en eûmes donné.

"D'abord, j'en ai choisi trois, qui n'avaient jamais pris de remèdes, les seuls chez qui il y eut contraction des extrémités. Le premier, âgé de 22 ans, est à l'hôpital depuis quatre ans, et n'avait pour tout mal que la contraction et l'insensibilité des extrémités et une enflure à un pied. Le second, âgé de quinze ans, est à l'hôpital depuis deux ans; il n'avait que la contraction des mains et une enflure au gros doigt du pied gauche; cet enfant est très-délicat et éprouvait de temps en temps des douleurs dans l'estomac. Le troisième est âgé de onze ans, malade depuis deux ans; il n'éprouvait que la contraction des mains et des taches sur tout le corps, quelques unes rougeâtres, les autres blanches comme de la farine, avec insensibilité sur toutes ces taches.

"J'ai donné à ces trois malades les remèdes de M. Fowle,<sup>1</sup> à la dose prescrite. Le premier et le second n'éprouvent d'autre changement depuis qu'ils prennent ce remède qu'une certaine vigueur qu'ils n'avaient pas auparavant. Quand au troisième, la sensibilité des muscles est revenue, mais les taches sont les mêmes. Ceci paraît extraordinaire, car tous disent qu'ils n'ont jamais vu une partie insensible revenir à sa sensibilité naturelle.

"J'ai donné le même remède à un autre, âgé de vingt-deux ans, malade depuis huit ans; c'était à notre arrivée un des plus malades ayant le nez tombé, les lèvres d'une grosseur démesurée, les mains enflées et ressemblant plus à des pattes d'ours qu'à des mains d'hommes; de plus salivation abondante et impossibilité d'avalier.

<sup>1</sup> *Fowle's Humor Cure*, remède américain patenté, qui a été procuré aux religieuses de l'Hôtel-Dieu de Montréal, par M. Gray, pharmacien. Ce M. Fowle, inventeur de cette préparation nouvelle, réside à Boston.

Depuis qu'il prend le susdit remède, la salivation est arrêtée, il avale facilement, il a pu communier le 23 janvier, ce qu'il n'avait pas pu faire depuis quatre ans ; ses lèvres sont maintenant à leur grosseur naturelle, il éprouve une vigueur telle qu'il n'en a pas ressentie depuis plusieurs années. Mais il éprouve des douleurs plus fortes qu'avant dans les jambes et de temps en temps dans les bras.

“ J'ai encore donné le *Fowle's cure* à tous ceux des malades qui n'avaient jamais pris des remèdes et tous trouvent un petit mieux ; dans les uns la couleur de la peau est plus naturelle, dans les autres l'enflure de la figure ou des mains est diminuée. Ce remède, tout en leur causant certaines douleurs dans les membres, paraît leur donner une force, une vigueur qu'ils n'avaient pas ; et tous se trouvent mieux de la bouche et de la gorge. Car, soit dit en passant, cette maladie a beaucoup de ressemblance avec la *syphilis*. Aussi ont-ils tous la gorge, la langue et tout l'intérieur de la bouche ulcéré ; tous ont la voix tellement éteinte qu'on a peine à les entendre parler ; ils toussent beaucoup et crachent presque continuellement.

“ Quelque temps après notre arrivée, il se présenta un lépreux, malade depuis six ans, demandant à être admis dans l'hôpital. Il fut reçu. Ce pauvre homme était couvert de plaies et toutes les nuits il éprouvait une transpiration abondante et froide. Après quelques jours de repos, je lui donnai la *liqueur arsenicale*, de cinq gouttes à la prise. Il continua depuis la même chose. La transpiration a disparue, toutes ses plaies sont guéries, à l'exception d'une au pied ; ses lèvres sont encore un peu malades ; mais il est fort et vigoureux, les taches rougeâtres qu'il avait sur les jambes disparaissent peu à peu.

“ Deux autres, aussi nouvellement entrés à l'hôpital, ont pris la *liqueur arsenicale*, et ils se trouvent soulagés.

“ Soupçonnant toujours que l'origine de cette maladie remontait à une autre source, et surtout d'après le sentiment du Dr. LaBillois, j'ai donné le *bi-chlorure de mercure*, à la dose d'un trente-deuxième de grain, à celui qui me paraît le plus mauvais cas ; je n'ai encore pu en voir les effets, car il n'y a pas assez longtemps qu'il en prend.

“ Les changements ne sont pas sensibles, mais ils sont certains. Du reste, nous attendons de Dieu seul le succès que nous espérons.”

\*  
\*  
\*

Je manque de statistiques sur le nombre de victimes que la lèpre a faite à Tracadie et aux environs. Je trouve cependant dans une

lettre de M. Gauvreau en date du 30 novembre 1859, que 60 personnes étaient tombées victimes du fléau, dans les quinze années précédant cette époque ; et que 25 autres malheureux de tout âge et de tout sexe étaient alors au Lazaret, s'attendant d'un jour à l'autre, à se réunir aux pauvres infortunés qui les avaient précédés dans la tombe. En 1862, le gouverneur Gordon dit avoir vu 23 malades à l'hôpital, et les sœurs de l'Hôtel-Dieu en ont trouvé vingt à leur arrivée à Tracadie et en ont depuis admis trois. *La fille aînée de la mort* ne semble donc pas abandonner son empire sur cette malheureuse localité. Encore, si la maladie pouvait y borner ses ravages : après l'avoir localisé dans ce lieu unique, peut-être que de bons soins, un traitement régulier, suivi et conforme aux préceptes avancés de l'art, une grande prudence, des précautions incessantes et une hygiène plus intelligente parviendrait à faire disparaître ce fléau de la terre d'Amérique. C'est là où doivent se borner les efforts des Religieuses et de ceux qui les assistent. Espérons qu'ils réussiront, car nous y sommes intéressés. La chose est loin d'être certaine, cependant, comme le fait voir M. l'abbé Gauvreau.

“ Un, ou deux, ou trois de ces infortunés, dit il, se sentent atteints de ce mal, et ne pouvant se familiariser avec la pensée d'être écroués dans le Lazaret, ils font complot de sortir de cet endroit. Ils s'embarquent à Miramichi à bord du steamer pour débarquer à la Rivière-du-Loup, à Kamouraska, ou, peut-être à Québec, ou à Montréal. Il n'ont aucun ulcère visible, ni aucuns symptômes extérieurs qui puissent donner lieu au moindre soupçon. Ils s'en prévalent, et une fois à terre, ils s'engagent pour un ou deux mois dans différentes maisons. Ils toisent leur mal, n'en disent mot, pas même au médecin du lieu. Ils mangent avec la famille de leurs maîtres et, malgré toutes leurs précautions, ils transmettent leur mal à leurs maîtres, ou à leurs enfants, et quand ils ont lieu de soupçonner qu'ils commencent à devenir suspects, ils se retirent de cette maison, et vont chercher fortune dans une paroisse plus éloignée, ou même dans une des villes du Canada.

“ Le cas est arrivé à ma connaissance, continue M. Gauvreau. Un jeune homme sous l'influence de ce mal, ne pouvant se soumettre aux réglemens restrictifs du Lazaret, abandonna son endroit natal et se rendit à Boston, où il s'engagea à bord d'un bâtiment allant en pêche, dans l'espérance que les médicaments dont il fit provision avant d'aller à bord, et l'air salubre de la mer, lui procureraient quelque palliatif au mal qui le dévorait. Mais non ; il lui fallut revenir et entrer dans l'hôpital à Boston, où il fut traité avec tous les soins possibles par des médecins du Collège Médi-

cal de Cambridge, et malgré tous les efforts de ces messieurs, il y est mort, loin de ses parents et de ses amis, au milieu des étrangers. Avant d'être admis dans l'hôpital n'aurait-il pas transmis à ses compagnons de bord, ou aux autres malades, le virus vénéneux de la lèpre ? ”

Espérons cependant que le traitement régulier qui sera maintenant donné aux lépreux parviendra d'abord à localiser la maladie à l'endroit où elle existe aujourd'hui, et réussira enfin à faire disparaître de la terre d'Amérique cet horrible fléau. Ce sera une victoire dont tout l'honneur appartiendra à des religieuses canadiennes, et la population affligée de Tracadie, de même que celle de tout le pays, leur en devra une éternelle reconnaissance.

Après un exemple semblable de charité et de dévouement, laissons crier ces esprits étroits qui déprécient nos institutions monastiques. Plaignons-les, car la lumière leur manque, et ils n'ont pas encore commencé à comprendre ce que l'Eglise a de plus beau après l'amour de Dieu, savoir l'amour du prochain.

E. LEF. DE BELLEFEUILLE.

---

## EXCENTRICITÉS SOCIALES ET RELIGIEUSES

# DE LA NOUVELLE AMERIQUE.

---

### III

*(Suite et fin.)*

Quoique la secte des shakers soit encore peu connue, sa fondation remonte à une centaine d'années. Vers la fin du dernier siècle, vivait à Bolton-Moors, triste ville du Lancashire, une ouvrière nommée Jane, femme d'un tailleur qui devint son premier adepte. Frappée des vices et des misères dont elle était entourée, elle se crut appelée à régénérer le monde; elle parcourut les rues et les places publiques prêchant à qui voulait l'entendre que le règne du Christ allait commencer et que, pour son second avènement, il prendrait la forme d'une femme. Jane n'avait jamais prétendu qu'elle fût elle-même le Messie, mais elle agissait comme si tous les pouvoirs du ciel et de la terre eussent été remis entre ses mains; ses partisans disaient qu'elle était remplie de l'esprit de Dieu, et ils recevaient ses paroles comme les décrets du ciel. Son règne cependant fut court. Une jeune fille, Anne Lee, dont le père était un pauvre forgeron de Manchester, avait été des premières à suivre la prophétesse. Elle ne savait ni lire ni écrire; sa jeunesse s'était flétrie au contact des gens les plus vicieux; dès sa naissance, elle avait été en proie à des attaques d'hystérie; enfin elle était violente,



avide de se faire remarquer, dévorée du besoin de domination. Mais elle avait une parole véhémence, capable d'impressionner la populace. Comme la plupart des filles de son pays et de sa condition, elle s'était mariée de fort bonne heure ; âgée de seize ans à peine, elle avait épousé un forgeron nommé Stanley, dont elle avait eu quatre enfants. La misère et le besoin tuèrent dès le berceau ces pauvres créatures, et les épreuves qu'elle avait subies inspirèrent à la jeune mère une vive répugnance pour les devoirs dévolus aux femmes dans la vie conjugale. Elle se joignit à la secte de Jane, se montra dans les rues, et déjà elle avait réuni autour d'elle une foule de disciples, quand la police s'émut de ses succès, et pour y mettre un terme, la renferma dans la prison du comté. La réclusion et les souffrances ne firent qu'exalter son cerveau malade ; rendue à la liberté, elle proclama partout que la lumière céleste s'était reposée sur elle, et que le Verbe divin, s'incarnant une seconde fois, l'avait choisie pour son tabernacle. Elle prêcha sa doctrine à Manchester et à Bolton, mais les huées de la multitude accueillirent ses paroles ; irritée de l'opposition qu'elle rencontrait, elle résolut de chercher en Amérique des cœurs plus dociles ; les esprits dont elle écoutait la voix lui avaient appris que ce pays, espoir des hommes libres, serait le siège de l'Église future. Elle secoua sur le vieux monde la poussière de ses pieds et partit avec sept ou huit fidèles qui consentirent à partager sa fortune. Les progrès de la colonie furent lents et pénibles. En butte à la malveillance des populations, la *Mère Anne* se vit jetée, lors de la guerre de l'Indépendance, dans les cachots de New-York. Mais que faire d'une femme qui se disait le Christ ? Le tribunal la déclara folle, et ordonna de la reconduire en Angleterre. Les hostilités ne permirent pas d'exécuter ce jugement. Anne demeura aux États-Unis, où la sentence portée contre elle avait commencé de répandre son nom ; elle parcourut le pays, prêchant que le royaume du ciel était désormais établi sur la terre, que Dieu gouvernait son peuple, non plus par l'intermédiaire de lois écrites, mais directement par la personne de son Verbe ; que la religion ancienne était abolie, le péché d'Adam effacé. Les plus bizarres conclusions découlaient de ces dogmes primordiaux ; le commandement de croître et de multiplier, la bénédiction divine répandue sur le premier couple humain, devenaient inutiles et sans but ; le mariage était banni de la nouvelle Église, la terre, purifiée, se transformait en un paradis où les anges et les esprits du monde invisible conversaient familièrement avec les élus. Ces fantaisies trouvèrent prise sur les âmes faibles et rêveuses ; de nouvelles colonies furent fondées, et la mère Anne avait réuni autour d'elle plusieurs centaines

de croyants, lorsque, sentant sa fin prochaine, elle choisit, pour diriger après elle le royaume de Dieu, Joseph Meacham et Lucy Wright, ses plus ardents sectateurs.

Sa mort, qui arriva en 1784, mit à rude épreuve la foi de ses disciples, car, à son second avènement, le Messie ne devait point passer par la nuit du tombeau. Les chefs que leur laissait la prophétesse se montrèrent à la hauteur de la difficulté. Ils affirmèrent hardiment qu'Anne n'était pas morte : la fiancée de l'Agneau avait seulement quitté son vêtement de chair pour revêtir la robe nuptiale. Son être transfiguré était devenu invisible aux profanes par l'excès même de la lumière qui l'entourait ; mais eux, ses enfants, n'avaient point cessé de la voir et de l'entendre. Ils s'entretenaient avec elle, et la même faveur était réservée à ceux dont la foi aurait aiguë les sens. Quant au corps d'Anne Stanley, au lieu de le porter dans un terrain consacré, on le mit, pour le faire promptement disparaître, dans un champ qui allait être retourné par la charrue. Les shakers ne croient point à la résurrection de la chair. D'après leur conviction, c'est la voie seule de la grâce qui nous appelle de la mort à la vie ; quand ils se convertissent, ils commencent, sans aucune métaphore, une existence nouvelle qui ne doit point avoir de fin ; le trépas n'existe plus pour eux ; ce qui, d'après les idées communes, brise tous liens de ce monde, rend plus doux et plus intimes les rapports qu'ils ont avec leurs frères. Ils continuent à peupler la terre, mais leurs sens épurés, délivrés de l'enveloppe d'argile dont le poids les accablait, perçoivent d'une manière parfaite les merveilles et les beautés de notre globe, qui devient leur paradis. C'est parce que les shakers sont déjà entrés dans cette seconde phase, dans cette résurrection des élus, qu'ils sont capables de communiquer avec le monde des esprits. Ils se glorifient d'avoir été, en Amérique, les premiers à pénétrer les mystères de l'invisible et du surnaturel, à pousser les âmes vers le spiritisme. Dans leurs réunions, l'orateur, avant de s'adresser à son auditoire charnel, parle aux morts qui remplissent la salle, et qui, pour ces visionnaires fanatiques, sont aussi apparents qu'aux jours de leur vie terrestre. "J'ai avec les esprits, disait Frédérick à M. Dixon, des entretiens plus familiers et plus suaves qu'avec les hommes. Cette chambre, qui vous paraît vide, est pour moi peuplée d'anges et de séraphins ; la mère Anne l'habite, tous nos frères disparus y sont avec elle." En effet, dès que le chef des shakers demeurait un instant silencieux, il était aisé de voir à son visage animé, au ravissement qui se peignait dans son regard, qu'il se croyait en présence d'êtres plus grands et plus révérends que ses hôtes européens. Ceux que nous appelons morts étaient avec lui, et, par ces hallucinations d'un

esprit malade, les sectaires du mont Liban croient avoir vaincu le trépas et mis fin au tombeau.

Pendant plusieurs années, les shakers étaient restés dans le monde, mais, se considérant comme entrés dans une existence supérieure, ils demeuraient étrangers aux affaires et aux disputes terrestres. Joseph et Lucy les réunirent en communauté et leur donnèrent une règle uniforme ; à mesure que le nombre des néophytes se multipliait, de nouveaux établissements étaient fondés : on en compte aujourd'hui dix-huit répartis dans les États du Nord. Les shakers cependant ne font point de propagande comme les Mormons ; ils ne promettent à leurs adeptes qu'une vie de renoncement et de pauvreté ; quelle force pousse donc le riche négociant de New-York à quitter sa somptueuse habitation pour une étroite cellule, l'ambitieux habitant de Kentucky à fuir les honneurs pour embrasser la fatigue et les privations ? “ Dans les temps ordinaires, disait le frère Frédéric, les conversions sont rares ; nous n'avons autre chose à faire que d'attendre l'heure où Dieu touchera les âmes. C'est principalement à l'époque des *cycles spirituels* que les élus sont appelés.”

Nous touchons ici à l'un des caractères les plus singuliers de la société américaine, si féconde en contrastes. Vous parcourez les rues d'une grande ville ; partout règne une activité fiévreuse ; les navires se pressent dans les ports, une foule affairée encombre les quais, les chemins de fer n'ont pas assez de vitesse pour porter ces hommes qui semblent vouloir dévorer le temps et l'espace ; l'industrie n'a pas d'engins assez puissants pour exécuter leurs vastes projets. Vous les regardez et vous dites : “ Ils n'ont d'autre souci que d'asservir la matière, de créer des États et d'entasser des trésors.” Le lendemain, cette multitude enivrée jusqu'alors de sa puissance, présente un spectacle bien différent. Les forts s'inclinent, les orgueilleux courbent la tête, un *revival* ou réveil religieux a éclaté. L'homme en effet a beau s'étourdir dans le vertige d'une action sans trêve ni mesure, il a beau mettre sur son front cette couronne qui le fait roi de la terre, un jour, il aperçoit que les biens entassés au prix de tant d'efforts ne sont que de la poussière, son âme fatiguée s'en détourne avec dégoût. Effrayé du néant de ses conquêtes, il cherche autour de lui de quoi remplir le vide de son cœur et le sentiment religieux éclate avec d'autant plus de violence qu'il a été plus refoulé. Ces réveils américains ressemblent à des explosions de désespoir. L'intelligence a soif de Dieu, soif de lumière et de vie, elle ne trouve que le néant et les ténèbres. Affolée de terreur, elle suit toutes les lumières trompeuses qui brillent dans sa nuit, prête

l'oreille à tous les prophètes qui lui prédisent le salut. Chaque crise religieuse est marquée par la naissance de sectes nouvelles, par l'accroissement de celles qui existaient déjà, et c'est vers les doctrines les plus étranges, vers les formes les plus despotiques que les âmes, lassées de froids raisonnements et de liberté sans frein, se portent de préférence. Des orateurs fanatiques entraînent la foule sur leurs pas dans les profondeurs des forêts ; ils ont la parole véhémement, l'œil dilaté, leurs discours sauvages sont entrecoupés de cris et de geste convulsifs ; on croirait des gens en délire, mais tandis que le philosophe hausse les épaules et que le magistrat fronce le sourcil, les mineurs, les bûcherons et les femmes s'arrêtent pleins d'admiration devant le fougueux prédicant.

“ Un campement religieux dans les solitudes de l'Ohio ou de l'Indiana présente, dit M. Dixon, une scène d'un intérêt saisissant. Par une belle après-midi d'octobre, j'assistai à un de ces revivals ; des myriades de fleurs jaunes et de mousses rougeâtres émaillaient le gazon, les feuilles des chênes et des plantes avaient pris les chaudes teintes de l'automne, les érables étaient pourpres et les noyers semblaient des arbres d'or. Au milieu des racines et des trous vermoulus qui encombrant la forêt, au milieu des insectes qui bourdonnent, des oiseaux qui gazouillent, se dressent une multitude de tentes à l'aspect bizarre, mais non pas étranger ; car le camp des *revivalists* n'a rien de commun avec celui d'une tribu indienne ou arabe, il rappelle plutôt les foires anglaises ou les fêtes d'Irlande. Les chariots et les voitures sont réunis à l'arrière plan, les chevaux mis en liberté paissent à peu de distance. Dans une douzaine de baraques assez grande pour former une salle spacieuse, des hommes mangent, boivent fument ou prient ; d'autres allument des feux en plein air, un grand nombre préparent le repas du soir ; les garçons ramassent du bois, les filles vont puiser de l'eau à la source voisine. Au centre du campement, un pâle fanatique, debout sur un tronc d'arbre, assourdit de ses hurlements un auditoire suspendu à ses lèvres ; quelques nègres revêtus de leurs habits de fête des indiens, la tête ornée de plumes, le corps couvert de peintures guerrières, se mêlent à la foule ardente et enthousiaste. Des hurrahs, des gémissements et des sanglots couvrent souvent la voix de l'orateur ; mais il n'y prend point garde ; le torrent de son éloquence se déchaîne ; la tempête de ses paroles répand la terreur ; livides et immobiles, les hommes joignent les mains dans l'attitude du désespoir ; les femmes courent follement de tous côtés, lèvent les bras au ciel, confessent leurs péchés à haute voix ou bien, prises de convulsions, elles se tordent sur le sol les yeux hagards et la bouche pleine d'écume. L'indien regarde d'un œil de dédain les

faiblesses de l'homme blanc, et le nègre s'écrie avec des sanglots frénétiques : " Gloire, gloire, alleluia ! "

Et c'est en plein dix-neuvième siècle, au milieu de la race la plus fière de sa raison qui fût jamais, que se passent de semblables scènes. Un grand nombre de *revivalists* tombent malades quelques-uns meurent avant la fin du meeting. La surexcitation nerveuse produite par les harangues des prédicants n'est pas le seul fléau qui frappe la multitude ; les passions les plus brutales l'ont prise pour leur proie. " L'annonce d'un réveil me rend toujours joyeux, disait un légiste d'Indianapolis ; elle me présage une riche moisson de cause et de procès." Les hommes se querellent, se battent, courtisent les femmes de leurs voisins ; les couteaux sont tirés, et plus d'une tragédie lugubre ensanglante le campement. Au bout d'une ou deux semaines, le zèle des fanatiques se calme, les chevaux sont attelés aux lourds wagons de voyage, et quelques tombes solitaires, quelques troncs d'arbres à demi-brûlés, que la mousse et les lianes ne tarderont pas à recouvrir, marquent seuls la place où le revival a été tenu. Mais il laisse dans les cœurs une trace plus durable. Selon le témoignage de frère Frédérick, chaque mouvement religieux qui agite les Etats-Unis amène la fondation d'une nouvelle colonie de shakers ; les dix-huit établissements qu'ils comptent aujourd'hui représentent dix-huit réveils ; un dix-neuvième éclatera bientôt, s'il faut en croire les disciplines de la mère Anne, et l'Eglise des croyants se répandra dans toute l'Amérique

Une autre secte proche parente de celle des shakers, reçoit également de ces crises religieuses un accroissement considérable ; c'est le spiritualisme, ou, pour mieux dire, le spiritisme, puisque la foi aux esprits en fait la principale base. Il comptent aujourd'hui près de trois millions d'adeptes qui se glorifient de rejeter à peu près tous les dogmes chrétiens pour croire uniquement au progrès, à la liberté, aux êtres invisibles. Mais quoique leurs prophètes soient en communication constante avec le monde surnaturel, ils n'en ont pas jusqu'à présent beaucoup éclairci les mystères. Un de leur docteurs, étant mort il y a quelques mois, un médium féminin, mistress Conant, aperçut tout à coup son esprit auprès d'elle ; le défunt voulait parler à ses frères, leur apprendre la science des choses à venir. La pythonisse américaine entra dans un saint transport, et voici les oracles qui s'échappèrent de ses lèvres :

" Bénis, trois fois bénis sont ceux qui meurent dans la connaissance de la vérité :

" Frères et sœurs, le problème est maintenant résolu pour moi ; comme je vis, vous vivrez aussi, car le même Père et la même Mère

célestes qui confèrent l'immortalité à une âme la répandent sur toutes."

Ces doctrines nébuleuses paraissent néanmoins claires et satisfaisantes aux spirites ; ils n'hésitent point à déclarer que les anciennes religions sont un vêtement vieilli dont l'humanité se débarrassera bientôt. Il proclament que les saintes Ecritures s'effacent devant les révélations nouvelles, que les phénomènes dont l'Amérique est le témoin—phénomènes qui s'accomplissent surtout dans les chambres noires et sous les guéridons des dames—sont le point de départ du futur culte universel. Ils ont organisé un service religieux, des fêtes, des sociétés locales, des conférences publiques, ils ont créé des écoles et des journaux. Un grand nombre d'entre eux prétendent posséder la faculté des miracles, le don des langues, la seconde vue ; ils guérissent les maladies par l'imposition des mains ; les feuilles quotidiennes regorgent d'annonces qui apprennent au lecteur que, pour la bagatelle de dix à quinze dollars, tel ou tel médium guérit le corps et l'âme, opère même à distance, et, par un raffinement de charité, attire dans son propre sein l'affection dont souffre le patient.

L'origine de leur secte est aussi humble que celle des shakers ; ils la font remonter à un pauvre savetier, Andrew Davis qui, favorisé de songes merveilleux, se déclara envoyé du ciel pour régénérer l'humanité. Moins ambitieux que la mère Anne, le prophète spirite ne se donna pas pour un nouveau Christ, mais il publia que les esprits des morts peuplent la terre, et que les élus peuvent, dès cette vie, entrer en relation avec eux. Il ajouta que les médicaments sont nuisibles ou du moins inutiles, l'imposition des mains suffisant à guérir toutes les maladies. Enfin, il introduisit un système d'éducation dans lequel une sorte de danse, accompagnée de mouvement des bras et des mains jouait, comme chez les shakers, un rôle fort important. Il admettait aussi la dualité de la nature divine, et voyait dans l'Etre suprême, non-seulement le Père, mais la mère de l'humanité ; de ce principe découlait l'égalité de droits et de privilèges des deux sexes sur la terre.

Comme il était facile de le prévoir, les femmes acceptèrent avec empressement une doctrine qui les affranchissait de la dépendance où les tiennent plus ou moins toutes les religions. Mais c'eût été dommage de s'arrêter en si beau chemin ; il ne suffisait pas d'avoir détroné l'homme, il fallait se mettre à sa place, et bientôt une phalange de prêtresses entreprit cette œuvre méritoire. Les *Elisabethanes*, proclamèrent qu'avec ses sens plus grossiers, son organisation plus rude, son esprit plus lourd, l'homme est incapable d'éle-

ver son essor aussi haut que sa noble campagne ; en un mot, il a joué son rôle, celui de la femme commence.

Anne Cridge avait fait la première cette merveilleuse découverte. Sœur d'un savant distingué de Boston, William Denton, elle prenait part aux travaux de son frère, et l'aidait dans ses expériences, quand les hautes prérogatives de son sexe lui furent révélées d'une façon assez plaisante. Un médecin de Cincinnati avait observé que l'on peut purger certaines personnes délicates et nerveuses en leur donnant simplement à tenir dans la main le médicament cathartique ; Anne Cridge en fit l'essai, puis, avec une intuition toute féminine, elle inféra que si l'imagination agissait sur l'organisme d'une façon si puissante, on pouvait l'appliquer à des usages plus étendus. Mettant un papier cacheté sur sa tempe, elle perçut distinctement les caractères tracés à la surface, et même la figure du gentleman qui avait écrit la lettre. Doué d'un esprit assez vif pour un homme, William Denton tira de ce fait de magnifiques conséquences. L'image vue sur le billet par Anne Cridge devait être une sorte d'héliographie ; chaque jour le soleil peint sur le corps soumis à sa lumière les objets environnants ; toutes les surfaces sont susceptibles de recevoir et de retenir ces impressions ; si l'on trouvait seulement une personne capable de les découvrir, on arriverait à connaître les secrets les plus cachés de la nature. Il suffirait de placer un fragment de roche primitive contre le front d'une voyante, elle lirait aussitôt dans les pages de ce livre les mystères antédiluviens qui embarrassent le monde savant ; elle verrait, sur l'écorce d'un *sequoia* vingt fois séculaire, l'histoire de l'ancienne Amérique : sur un morceau de lave de Pompeï, l'Italie des Césars renaîtrait pour elle : une vive lumière allait luire, la science reposerait sur des bases solides, les arts trouveraient un précieux aliment. Cependant les dons merveilleux d'Anne Cridge causaient un amer dépit à sa belle-sœur, Elizabeth Denton, femme de William. Un jour, elle apprit à son mari qu'elle était, elle aussi, une voyante capable de pénétrer dans l'âme des choses. Un morceau de quartz fut approché de sa tempe : " Oh ! s'écria-t-elle, quels monstrueux insecte j'aperçois ! Son corps est couvert d'ailes écaillées et sa tête ; armée d'antennes d'un pied de long, s'appuie contre un rocher ; à quelque pas de là, un énorme serpent se cache au milieu d'une végétation tropicale." L'exercice ayant développé les facultés d'Elizabeth, elle laissa sa belle-sœur bien loin derrière elle. Elle acquit le don de lire, non-seulement dans les silex et les fossiles, mais dans les profondeurs de l'Océan, dans le centre de la terre. Elle put entendre la conversation des Indiens des siècles passés, goût-

ter la nourriture des sauriens et des mastodontes de l'époque antédiluvienne.

Par malheur, les hommes ne sauraient voir ces images, sonder ces mystères ; leur esprit est trop prosaïque, il doivent se contenter de recevoir humblement les révélations des prophétesses. Une fois ce principe établi et la supériorité féminine démontrée par Elizabeth Denton, une autre Américaine, Elisa Farnham, étendit le système, l'érigea en dogme. Repoussant l'autorité de saint Pierre et de saint Paul, qui prêchent aux femmes la soumission, elle fit à l'usage de ses adeptes une nouvelle version de la Genèse. D'après elle, Eve n'a pas causé les maux de l'humanité ; elle a trouvé Adam esclave, elle l'a rendu libre ; il était condamné par une implacable loi à demeurer dans un état de ténèbres et d'ignorance, à vivre comme les animaux, sans connaître le bien et le mal. La femme a brisé ses chaînes et lui a montré la voie du progrès. La sagesse, sous la forme du serpent, s'est adressée à elle de préférence parce que, seule, elle était capable de la comprendre. Elle a cueilli le fruit défendu pour croître en perfection et en lumière ; sa supériorité s'est manifestée dès le paradis terrestre.

Voilà pour le passé ; quant au présent, Eliza Farnham déclare que le règne de la femme commence. L'homme n'a point su mettre à profit la science dont elle lui avait ouvert la voie pour découvrir la vérité fondamentale de la nature, la souveraineté du sexe féminin. Aujourd'hui la science a fait son temps, l'avenir est au spiritisme ; la science doute, le spiritisme affirme ; la science est grossière, terrestre, c'est l'apanage de l'homme ; le spiritisme est divin, il appartient à la femme, Elisa reconnaît que son Evangile peut sembler étrange : l'orgueil masculin se révolte contre les dogmes qu'il renferme, mais ces grandes idées n'en conquerront pas moins le monde ; la mission de la prophétesse n'est point de convertir les hommes, un maître ne discute pas avec son esclave. C'est aux femmes qu'elle s'adresse et ses paroles sont flatteuses à entendre.

Elle leur révèle que leur sexe, créé le dernier, est le plus noble, le plus rapproché de la nature des anges ; il jouit d'une supériorité radicale, organique, il est d'une essence plus épurée ainsi que le prouve la substance délicate de son cerveau, la finesse de ses tissus. La nature ayant toujours perfectionné son œuvre, a mis l'homme d'un degré au dessus des animaux, puis elle a placé la femme entre lui et les séraphins. En conséquence l'homme doit labourer le sol, tandis que sa campagne remplit les fonctions de prêtresse et de voyante, communique avec les sphères spirituelles ; à lui le tra-



vail, à elle l'amour ; il lutte avec la matière, elle est la médiatrice entre Dieu et l'humanité.

On divine quels désordres dans la famille, quels troubles dans la société, de semblables systèmes doivent produire ; si la nation américaine est forte et féconde, les démenes de dissolution ne se développent pas dans son sein avec moins de puissance que les germes de vie. L'espace nous manque pour examiner en détail les innombrables folies que M. Dixon, avec son indulgent sourire, nous fait passer en revue. Il est cependant une secte dont nous ne pouvons nous dispenser de dire quelques mots, parce que les erreurs qui lui servent de base ont, vers la même époque, travaillé l'Europe et déposé dans nos vieilles sociétés une fange immonde dont nous voyons encore aujourd'hui les traces.

#### IV

Aux confins de l'État de New-York, s'étendaient, dans les premières années de ce siècle, de vastes terrains qu'une législation compatissante avaient laissés aux Onéidas, tribu indienne renommée pour son honnêteté, sa bonne foi, l'attachement invariable qu'elle avait témoigné aux blancs. Mais les Yankees furent peut-être de mauvais instituteurs, ou bien la forêt exerçait sur les Peaux-Rouges une invincible attraction ; toujours est-il que les indigènes abandonnèrent leur cultures et retournèrent à la vie nomade. C'est dans cet emplacement devenus désert que s'établirent les *Perfectionistes* ou *Communistes de la Bible*, qui prétendent avoir basé sur le Nouveau Testament leur organisation de la famille et rétabli dans le monde le gouvernement de Dieu. Leur fondateur est John Humphreys Noyes, homme grand, pâle, aux yeux gris rêveurs, aux cheveux et à la barbe d'un blond de lin. Il a été successivement gradué du collège de Darmouth dans le New-Hampshire, étudiant en théologie dans le Massachusetts, prédicateur à Yale-College, puis dissident, proscrit, agitateur public, enfin il est aujourd'hui regardé par bon nombre de gens comme un prophète illuminé de la clarté céleste et jouissant de l'amitié particulière de Dieu.

Plusieurs phalanstères ont été fondés par les perfectionistes, mais celui d'Onéida-Creek est le plus remarquable. Construit d'après des principes d'architecture entièrement neufs, car le P. Noyes rejette toutes les traditions de l'art antique, il est en harmonie parfaite avec la singulière société qui l'habite. Un large corridor

et un escalier de pierre conduisent à la pièce centrale qui sert à la fois de chapelle, d'atelier, de salle de théâtre et de concerts. C'est là que les sœurs causent et font de la musique, que les anciens prêchent, que l'archiviste lit les nouvelles, que jeunes gens et jeunes filles échangent des paroles d'amour ; une porte ouvre dans le salon, d'autres mènent aux chambres à coucher. A l'étage inférieur se trouvent les bureaux et la bibliothèque. Des bâtiments séparés renferment la cuisine, le réfectoire, le cellier, la buanderie ; plus loin on aperçoit au travers des arbres les moulins, les fermes, les étables, les pressoirs de la famille communiste.

Les hommes ne portent point de costume particulier, la seule innovation qu'ils aient introduite jusqu'à présent consiste à supprimer les habits de fête, car les réformateurs ont aboli le repos du dimanche comme ils ont fait table rase de toutes les autres coutumes humaines. Néanmoins, ils avouent avec modestie que le progrès n'a pas encore dit son dernier mot quant à la forme des chapeaux et des bottes. Les femmes ont adopté un vêtement d'une coupe assez gracieuse, et fort propre à rehausser la rare beauté de plusieurs d'entre elles. Il se compose d'une courte tunique brune ou bleue pour le costume, blanche pour les réunions du soir, de larges pantalons de même couleur, d'une veste boutonnée jusqu'au cou et chapeau de paille. Les curieux qui viennent par milliers visiter le phalanstère voient régner partout l'ordre et la paix ; un frère leur fait parcourir les fertiles cultures, les vergers pleins de fruits, on leur sert une collation abondante, on charme leurs oreilles par d'excellente musique, et d'ordinaire, ils rentrent chez eux pleins de admiration. Mais si nous pénétrons avec notre voyageur dans les replis de cette société bizarre, nous serons effrayés de la laideur morale qui s'y cache.

Bien des essais d'associations communistes ont été tentés en Angleterre, en Allemagne, en France ; ils ont tous échoué ; l'Icarie de Cabet, quoique transplantée en Amérique, n'a pas réussi d'avantage. La liberté, l'égalité, la fraternité n'avaient pu payer leurs dépenses quotidiennes, et une société qui laisse protester ses billets, fût-elle l'image du Paradis terrestre, ne saurait vivre longtemps. Noyés infusa dans ces revêries dangereuses quelque chose de l'esprit pratique du Yankee, c'est ce qui explique son succès. Lui, cependant, l'attribue à une autre cause. " Ses prédécesseurs ont succombé, dit-il, parce qu'ils ne s'appuyaient point sur la Bible. La religion est la racine de la vie, et toute sage théorie sociale exprimera toujours une vérité religieuse. L'organisation de la famille doit reposer sur quatre principes : réconciliation avec Dieu, délivrance du péché, fraternité de l'homme et de la femme, com-

munanté du travail et de ses fruits. Les précédents réformateurs, Owen, Fournier, Cabet n'ont tenu compte que d'un ou deux de ces dogmes ; ils ont oublié Dieu et ils se sont perdus dans le néant."

C'est en 1831, lors du rivival qui secoua si fortement la Nouvelle-Angleterre, que Noyes conçut la première idée de son système. Il devint grave et soucieux, se plaignit du vide des doctrines religieuses de ses compatriotes et parut en proie à une violente lutte intérieure. Il chercha l'oubli dans les excès de tous genres, sans parvenir à calmer l'agitation de son esprit. Malgré ses désordres, il continuait à lire assidûment la Bible, espérant trouver dans les pages du texte saint le remède à son inquiétude, mais la vérité fuit le tumulte des passions et ne brille que devant les cœurs simples et droits. Tandis que, la tête remplie des hallucinations de la fièvre, il méditait les Epîtres de saint Paul, il y aperçut un sens mystérieux que nul théologien d'Europe ou d'Amérique n'avait jamais découvert. La société fondée par les apôtres reposait sur la vérité ; c'était une communion de frères et d'égaux, de saints ; mais le prince des ténèbres l'a étouffée dès son berceau ; les Eglises de Grèce, de Rome, d'Angleterre, sont les places fortes de l'erreur. Les saintes traditions néanmoins se conservent dans quelques âmes libres et fortes ; la lumière longtemps cachée, va maintenant reparaître au grand jour, et rayonner sur le monde.

Impatient de délivrer les hommes des liens dans lesquels Satan les avait enchaînés, le réformateur commença d'enseigner que la liberté des élus ne doit être entravée par aucune loi ; le mariage est un préjugé ; la propriété, un vol ; l'autorité des magistrats et des gouvernants une tyrannie injuste ; les droits de la patrie eux-mêmes furent rejetés par le novateur, qui déclara se séparer ouvertement, lui et les siens, des Etats-Unis. Cette dernière prétention n'avait rien, au reste, qui dût surprendre beaucoup ; les shakers, les *tunkers*, les Mormons, les socialistes, en un mot, une foule de sectes avaient déclaré déjà que l'Union américaine n'était rien autre chose qu'une sorte de club politique dont chacun pouvait se retirer à son gré. Ce qui différencie les communistes de la Bible des écoles nouvelles, c'est qu'il rejettent d'une façon absolue toute règle divine et humaine. Le perfectionniste a le droit de faire tout ce que lui semble ; l'Esprit-Saint qui habite en lui, écarte de son âme la souillure du péché. Mettant sa conduite en harmonie avec cette belle doctrine. Noyes passa ses journées dans les tavernes, fréquenta les courtisanes et les voleurs. " Je m'abandonnai à la tentation, dit-il fièrement ; je savais que celui en qui j'avais placé ma confiance était fort pour me sauver." Il est donc établi que les saints peuvent braver impunément les atteintes du vice ;

mais comment arriver à ce degré de grâce ? Rien n'est plus simple. Vous n'avez qu'à désirer, aussitôt la chose est faite. Les bonnes œuvres ne sont pas nécessaires, la prière pas davantage ; vous déclarez en public que vous adhérez à la foi nouvelle, et vous êtes affranchi de l'esclavage du péché, votre âme devient pure et sans tache.

Cependant les premières tentatives de Noyes pour mettre son système en pratique échouèrent misérablement ; l'argent manquait et la sainte liberté ne produisait que le chaos. Dans cette conjoncture difficile, le prophète rencontra une jeune fille, Harriet Holton, riche héritière qui se prit d'un vif enthousiasme pour la doctrine perfectionniste. Sa fortune eût mis le novateur en état de réaliser ses plans, d'organiser un nouveau phalanstère, mais comment se l'approprier ? Épouser était impossible, puisque le mariage est pros crit par l'évangile des communistes. Pour concilier le désir de son cœur et les besoins de sa bourse avec ses principes, Noyes colora sa demande de subtiletés fort habiles et la lettre qu'il écrivit en cette occasion à la jeune fille est trop curieuse pour que nous ne la reproduisions pas ici :

“ Sœur bien-aimée, après des méditations qui ont duré plus d'un an, après avoir attendu patiemment que le Seigneur, me fit connaître sa volonté, je me vois heureusement contraint de vous proposer une association que je n'appellerai pas mariage avant de l'avoir clairement définie.

“ En notre qualité de croyants, nous sommes déjà unis l'un à l'autre par des liens plus forts que ceux de la terre. C'est de la société des saints qu'il est dit : “ En la résurrection on ne prend ni ne donne des femmes en mariage.” Je ne viens donc point vous demander d'engagements qui limiteraient vos affections ; ma compagne doit être libre d'aimer tous ceux qui aiment Dieu. Je ne veux asservir ni son cœur ni le mien, mais seulement la faire entrer avec moi dans la famille universelle. Si une union basée sur ces principes peut être appelée mariage, je n'éprouve aucun scrupule à vous offrir mon cœur et ma main, et même à me soumettre aux formes légales établies par le préjugé.”

Puis venait une longue énumération des vertus d'Harriet ; une description pompeuse des biens que les deux époux répandraient sur l'humanité, et enfin, pour rassurer la jeune fille contre ses tendances vagabondes, Noyes déclarait — en cela il ne la trompait point — qu'il éprouvait un vif désir de mener désormais une vie stable. Quelques jours après, ils étaient mariés et le réformateur se trouvait en mesure de construire à Putney une vaste maison pour loger ses disciples, d'acheter des presses, de publier un journal.

La paix ne régna pas longtemps dans l'Eden américain. Les perfectionnistes avaient facilement admis qu'il est légitime pour l'homme de satisfaire ses appétits sans réserve aucune. Leur conversion les ayant rétablis dans l'état d'innocence d'Adam avant sa chute, tout leur était permis, parce que pour eux tout était pur. Mais la liberté des uns gênait celle des autres, et l'établissement de de Putney devint le théâtre des scènes de désordre qui le rendirent la fable du pays. Noyes, obligé de quitter le phalanstère fondé avec tant de peine, vint se réfugier à Onéida-Creek, territoire qui, en raison de son isolement et de sa fertilité, semblait devoir mettre les perfectionnistes à l'abri de la haine publique et de la misère. La petite colonie se sépara de l'Union comme autrefois Abraham avait rompu avec les peuples de la Palestine. Elle posa pour toute règle le devoir—qu'une société de gentils jugerait inutile d'imposer—de jouir de la vie. Les biens de chaque membre furent abandonnés au Christ, c'est-à-dire au père Noyes, son représentant sur la terre ; à cette première communauté se joignit celle des femmes et des enfants, les saints ayant découvert que le mariage est une institution égoïste ; que l'attachement exclusif de deux personnes l'une pour l'autre est une idolâtrie coupable, non moins contraires à la gloire de Dieu qu'aux aspirations du cœur humain, rarement satisfait par un unique amour. Toutefois comme une première expérience avait appris à Noyes les inconvénients de son système, il résolut de tempérer la liberté sans bornes laissée à ses disciples par un second élément, la *sympathie*, qui remplit chez les perfectionnistes le rôle de l'opinion publique. La sympathie corrige les écarts de la volonté individuelle et reconcilie la nature avec l'obéissance. Ainsi, un frère peut faire ce qui lui plaît, mais il faut que son désir ne soit pas en opposition avec celui des autres membres de la communauté ; si le jugement général se prononce contre lui, il doit s'y soumettre, sous peine de s'écarter du chemin de la grâce. Souhaite-t-il avoir un chapeau neuf, un jour de congé, obtenir les bonnes grâces d'une jeune fille, il charge un ancien de sonder ses frères, et n'agit qu'avec leur assentiment. Un profane eût trouvé peut-être que l'introduction de ce principe restreignait singulièrement la liberté dont les perfectionnistes sont si fiers. Mais le communisme offrait à ses adeptes assez de compensations pour les dédommager de ce léger inconvénient : et grâce au correctif imaginé par Noyes, le phalanstère jouit d'une paix qui lui était jusqu'alors inconnue.

On avait réprimé les désordres intérieurs, ou du moins on les avait couverts d'un voile qui les dérobaient au mépris de la foule. Cependant il restait encore un ennemi à combattre : c'était le manque

d'argent. Les récoltes étaient abondantes, mais le produit ne suffisait pas à payer les dépenses, de sorte que la société se serait infailliblement dissoute, sans l'assistance inattendue qui lui fut apportée par l'un de ses membres les plus infimes, un pauvre traqueur canadien, nommé Sewell.

La vente des pièges, depuis ceux qui servent à prendre les ours jusqu'aux simples souricières, forment aux Etats-Unis où pullulent les bêtes malfaisantes, une branche de commerce considérable. Les Américains n'avaient cependant point encore cherché à exploiter cette industrie, et laissaient aux fabriques allemandes le soin de les approvisionner. Cette lacune frappa le frère Sewell. En traqueur expérimenté, il trouvait aux pièges envoyés d'Europe beaucoup de défauts qu'il était possible de faire disparaître. Il se mit à l'œuvre et réussit à construire des appareils plus légers plus simples, plus meurtriers. Le bruit s'en répandit dans tout l'Etat de New-York, les commandes affluèrent à Onéida ; Sewell engagea des ouvriers, établit des forges, et quelques mois plus tard, l'article allemand détrôné par son rival, restait dédaigné au fond des magasins. En une seule année, la famille communiste fabriqua pour quatre cent mille francs de pièges ; aujourd'hui encore, malgré la concurrence, elle tire de ce commerce sa principale ressource.

Le phalanstère d'Onéida-Creek est donc parvenu, non seulement à vivre, mais à prospérer ; si un mal intérieur le mine, le frère qui est chargé de faire aux étrangers les honneurs de l'établissement, en dissimule avec soin les ravages. On assure même que le père Noyes, encouragé par le succès, songe à élargir le champ de ses travaux. Onéida ne suffit plus à son zèle apostolique ; il veut aller se fixer à New-York pour y propager sa doctrine.

“ Le nombre des communistes de la Bible s'accroîtra rapidement, disait à M. Dixon un chef des shakers qui suivait d'un œil jaloux les progrès des perfectionnistes. Leurs dogmes répondent aux honteuses convoitises que, dans notre pays, un grand nombre de gens éprouvent sans avoir le courage de les avouer. Les hommes sont las et ennuyés, les femmes fantasques. Noyes couvre les passions du manteau de la religion leur donne pleine carrière, permet de s'y livrer sans remords, en étouffant le cri de la conscience ; il sanctionne l'amour libre, et l'amour libre a de profondes racines dans le cœur de nos compatriotes.”

Triste aveu que nous voulons croire aggravé par la rivalité de secte. Mais de tous les faits rapportés par M. Dixon, ressort une vérité incontestable, c'est que l'Amérique est travaillée par une maladie intérieure dont les progrès s'accroissent chaque jour davantage malgré son esprit pratique, son rare bon sens, son activité

admirable, elle devient la proie d'aberrations monstrueuses. En politique comme en religion, la liberté laissée sans contre-poids conduit au morcellement ; l'atmosphère morale des Etats-Unis est chargée de tempêtes ; nous avons vu quelle terrible guerre ont allumée les tendances séparatistes ; la question de l'esclavage n'en fut que le prétexte, la cause était au cœur même de la société, dans l'absence des forces de cohésion qui maintiennent les Etats. Chacun revendiquait ses droits, nul ne songeait à ses devoirs ; les sectes comme les provinces se croyaient libres de désertir la patrie, quand l'obéissance à ses lois devenait incommode, et nous savons qu'aujourd'hui encore, les Mormons, les shakers, les perfectionnistes et bien d'autres, soutiennent cette prétention.

Si le séparatisme n'a point abouti, pour la religion comme pour la politique, à des luttes sanglantes, il n'y a pas moins profondément bouleversé les esprits. Aucune secte ne put échapper à cette rage d'indépendance, d'individualisme, chacune d'elles se fractionna en un nombre infini d'Eglises ; tous les dogmes furent mis en question, et le doute étendit ses ailes funèbres sur les intelligences. Mais on ne touche point à Dieu sans ébranler du même coup l'ordre social ; les principes fondamentaux sur lesquels il repose furent niés audacieusement ; on attaqua la propriété, on voulut abolir le mariage. Les femmes commencèrent à se demander si c'était pour elles une obligation d'aimer leurs maris, de nourrir leurs enfants. Au milieu de cette confusion, que devenait la famille ? Les nombreux meetings où se débattait avec acrimonie les droits des deux sexes, nous permettent de conjecturer quelles devaient être les querelles du foyer domestique.

L'Amérique a triomphé, grâce à son indomptable énergie, de la scission qui menaçait la grandeur et l'existence même de l'Etat ; luttera-t-elle avec autant de succès contre l'ennemi, plus dangereux encore, qui s'attaque aux sources mêmes de la vie morale, la religion et la famille ? Déjà, au travers des extravagances enfantées par le besoin d'innovations religieuses, on distingue le retour des esprits vers un principe salutaire, celui de l'autorité en matière de foi ; lassés de chercher en elles-mêmes une vérité qu'elles n'arrivent point à saisir, les intelligences invoquent la révélation divine, demandent au ciel de leur donner sur la terre un guide, et s'inclinent avec empressement devant tous les faux prophètes qui se disent envoyés de Dieu. Il y a dans le despotisme même inauguré par la plupart des nouvelles sectes un enseignement profond. La liberté et l'autorité sont toutes deux filles du ciel, leur union seule assure la paix et la prospérité des sociétés politiques ou religieuses ; ce sont les deux forces qui maintiennent l'équilibre du monde

moral ; dès que l'une d'elles l'emporte sur l'autre, le désordre ne manque jamais de se produire, la liberté devient anarchie, le pouvoir dégénère en absolutisme. La religion chrétienne nous a, la première, donné le modèle de la conciliation parfaite de ces deux éléments. Avec son admirable sagesse, elle a trouvé le secret d'accroître la liberté humaine et de rendre l'autorité plus forte, en appuyant l'une et l'autre sur Dieu. Elle proclame la soumission de l'esclave vile, sans mérite aucun ; c'est la liberté qui seule donne du prix à la vertu, et selon nos livres saints, le Créateur l'a respectée jusqu'au point de lui permettre de défigurer son œuvre. " Plutôt que la troubler, dit Schiller, il laisse le cortège des maux se déchaîner sur le monde ; lui, qui a tout créé, on ne peut l'apercevoir, il s'est discrètement voilé sous des lois éternelles ; l'esprit fort *les* voit, mais ne *le* voit pas.—Pourquoi un Dieu ? dit-il ; le monde se suffit à lui-même.—Et la dévotion d'aucun chrétien ne le célèbre autant que le blasphème de l'esprit fort." Quant au pouvoir, il a reçu la consécration la plus sainte, il descend du trône même de l'Éternel, il est une délégation de l'omnipotence du Créateur ; mais pour empêcher ses écarts, le Christ pose les conditions de sa puissance : " Que celui d'entre vous qui veut être le premier, soit votre serviteur, à l'exemple du Fils de l'homme qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir."

Suivant leur caractère, les différents peuples penchent vers l'un ou l'autre de ces deux principes, les nations de race latine vers l'autorité, celles de race anglo-saxonne vers la liberté ; les unes et les autres connaissant leurs tendances, doivent chercher à développer en elles l'élément le plus faible pour arriver à un sage équilibre. Les Etats-Unis qui, sur un sol vierge, ont créé tant de merveilles, qui possèdent des qualités si sérieuses et si solides, comprendront cette vérité d'où dépend son avenir. Avec la fougue de la jeunesse, les Américains se jettent dans tous les excès, mais ils ont la fibre pratique pour ne pas reconnaître à temps le péril. Leurs sectes même les plus bizarres, ont conservé un élément sauveur, l'amour du travail, et les luttes vivifiantes contre la nature ont d'ordinaire pour effet de chasser du cerveau les folles rêveries.

ÉMILE JONVEAUX.



## AU RUISSEAU.

---

Tu verras quelques aurores  
Se peindre dans ton miroir,  
Tu rendras des bruits sonores  
Sur des rocs que tu décores  
D'écume qu'on aime à voir.

Tu réfléchiras l'image  
De quelques arbres vieilliss ;  
Où, s'échappant du nuage,  
Tu sentiras que l'orage  
Te fait traîner des débris.

Tantôt tu seras tranquille,  
Et chaque étoile des cieux  
Sur ta surface mobile  
Dormira souple et docile  
Comme un cygne harmonieux.

Tantôt tes eaux vagabondes  
Sur l'obstacle rugiront ;  
Des voix sourdes et profondes,  
Les doux sanglots de tes ondes  
Avec les vents pleureront.

Tu fuieras vers la rivière  
Et de là vers l'océan ;  
Puis, au fond de la clairière,  
Ta source qui désaltère  
Se tarira lentement.

Ainsi coule notre vie !  
Nous passons en effleurant  
Cent chimères qu'on envie  
Et les heures qu'on oublie  
S'échappent comme un torrent.

La vapeur qui s'évapore  
Monte vers le ciel vermeil,  
La nuit marche vers l'aurore,  
Et la brume qu'elle dore  
S'enfuit devant le soleil.

L'oiseau, d'une aile légère,  
Vole aux climats tempérés ;  
Le doux rayon de lumière  
Vient peindre dans la paupière  
Les lieux qu'il a pénétrés.

A son nid fuit la colombe,  
Dans le fleuve le ruisseau,  
Dans les escadrons la bombe ;  
A son objet tout retombe.  
L'homme descend au tombeau.

1864.

E. PRUD'HOMME.

## LE LAC DÉSOITÉ.

---

*(Suite et fin.)*

Huit jours plus tard, le jeune médecin était de nouveau enfermé dans sa chambre près de la table boiteuse, la chandelle projetait comme le premier soir sa faible et rougeâtre lumière ; mais au lieu de la tempête, une admirable sérénité régnait au dehors, et les eaux du lac réfléchissaient les rayons argentés de la lune. Éverard avait ouvert la lettre tracée la semaine précédente, et sur les feuilles restées blanches, il écrivit les lignes qui suivent :

“ Plus vieux de huit jours, et rajeuni de huit années ! Quand je compare le visage que reproduit en ce moment mon miroir avec la face ridée qui grimace dans ces pages, il me semble avoir fait en arrière un chemin prodigieux, être revenu à une époque bien ancienne, à une époque où tu ne me connaissais pas encore. Je tenais chaque jour la mort sous mon scalpel, mais je n’y pensais pas plus qu’un médecin d’enfants ne songe au péril de gagner la rougeole.

“ Le changement qui s’est opéré en moi te réjouira ; j’ai heureusement traversé une crise douloureuse. Et cependant, s’il faut te parler avec franchise, je ne puis me défendre de certains regrets. Mes préparatifs étaient faits, ma malle bien rangée ; j’avais échangé avec ceux que je quittais des poignées de main cordiales ; déjà le sifflet de la locomotive résonnait à mon oreille... Et voilà que j’ai manqué le train. Maintenant je me trouve au milieu de la gare,

dans la situation la plus ridicule ; il ne me reste d'autre parti à prendre que de reprendre mon bagage et de retourner au logis.

“ Mais je dois t'expliquer en quelques mots comment les choses se sont passées, afin de ne pas te laisser croire qu'au dernier moment j'ai manqué de courage. Non, mon ami, c'est l'amour du métier qui m'a joué ce mauvais tour : j'ai trouvé qu'il était plus pressant de conserver une vie jeune et pleine d'avenir, que d'en détruire une autre, atteinte d'une caducité précoce. L'enfant dont il s'agit justifiait du reste pleinement ce sacrifice. Mais parlons d'abord de la mère.

“ Si tu pensais qu'il y a là-dessous un roman, tu te tromperais beaucoup. Ce que j'éprouve, c'est un sentiment de bien-être et de joie paisible : ainsi un pauvre diable qui longtemps est demeuré enseveli dans une houillère, aspire l'air pur à pleins poumons, quand on le ramène à la lumière du jour. Ne crains pas non plus que je tente de te tracer son portrait. Est-elle jolie, spirituelle, aimable, pour employer l'expression consacrée, je l'ignore complètement ; mais auprès d'elle, je m'oublie moi-même ; j'oublie le passé l'avenir ; je ne sens rien autre chose, sinon qu'elle est là ; je ne souhaite rien, sinon que cela dure toujours. Te rappelles-tu combien nous nous sommes étonnés une fois que l'homme à l'âme orageuse qui avait écrit *Werther* ait pu ressentir l'émotion paisible dont témoigne le *Chant du chasseur* :

Dès que je pense à toi  
Une paix secrète descend sur mon âme,  
Comme si l'astre des nuits s'offrait, pur et calme, à ma vue,  
Et je ne sais ce que j'éprouve.

Que de plaisanteries nous avons faites sur cet adorateur de la lune ! Et voilà qu'aujourd'hui, à mon extrême confusion, je trouve en moi les mêmes sentiments ! Je voudrais, à cette douce et sereine lumière sous laquelle mon cœur s'épanouit, vivre une nuit qui embrasserait toute la durée de mon existence. Maintenant, je t'ai découvert le fond de ma pensée, il n'y a rien de plus.

“ Je me propose de demander prochainement que l'on transporte la petite malade dans un endroit moins désert où, pendant sa convalescence, elle puisse trouver un régime plus succulent que le bouillon de poulet préparé par la femme d'un pauvre pêcheur. Mes soins seront alors inutiles ; je dirai adieu à mon lac sauvage, je laisserai derrière moi les rêves radieux pour redescendre sur la terre, qui désormais me paraîtra doublement vide. N'ai-je pas le droit de me plaindre d'avoir manqué le train ? Je devrais être depuis longtemps arrivé à destination.

“ Mais pourquoi ne pas partir ? Faire le voyage quinze jours plus tôt ou quinze jours plus tard, il n’y a pas grande différence. Pourquoi ? Je vais te l’avouer, Charles : je n’en ai plus la force. D’ailleurs, si aujourd’hui que la lumière est redevenue douce à mes yeux, je frissonne devant la sombre profondeur de l’abîme où j’allais me plonger, est-ce là une impression dont j’aie à rougir ? Et quand bien même, dans quelques jours, le vertige devrait me saisir de nouveau, rien ne m’ôtera maintenant de l’esprit qu’il existe quelque part un lieu béni où je pourrais vivre, une cité de refuge dont le démon qui me torture n’oserait profaner la sainteté.

“ Malheureusement, l’accès de cet asile m’est interdit. Je serais honteux de moi-même, si j’avais l’égoïsme d’offrir ma maussade société à cette douce créature, et si je m’avisais de le faire, je m’exposerais à un refus certain. Elle s’est juré, Charles, de rester fidèle au mari qu’elle a perdu. Une telle promesse cependant peut-elle devenir une chaîne qui étouffe notre être ? En sept années le corps de l’homme se renouvelle, et son âme devrait rester immobile, parce que, dans une heure de lassitude, elle a douté de l’avenir ! Moi-même, j’ai violé le serment que j’avais fait de ne jamais approcher du lit d’un malade, et, loin de me le reprocher, je crois avoir accompli un devoir. Mais elle, mon ami, elle plane au dessus de l’inconstance des sentiments terrestres. Elle éprouve pour moi, j’imagine, une affection sincère ; je ne souhaiterais pas une plus fidèle amie, si j’étais dans le malheur... Je pourrais lui demander beaucoup, car j’ai sauvé sa fille. Pourtant, je ne dois pas me faire d’illusion : elle appartient tout entière à ses souvenirs, et ne rêve désormais autre chose que les joies de l’amour maternel.

“ J’ai soigneusement évité de l’interroger sur le lieu qu’elle habite, sur ses relations, sa position dans le monde. Je veux m’éloigner d’elle sans rien avoir appris à ce sujet, afin de n’être jamais tenté de chercher à la revoir, afin de ne jamais me flatter un moment de réaliser l’impossible. Jouir deux jours encore des douceurs d’une situation exceptionnelle, délivré des mesquines préoccupations de la vie, savourant dans cette solitude un avant-goût du ciel, voilà toute mon ambition. Adviennne ensuite que pourra !

“ La destinée moqueuse a voulu me montrer que je n’étais pas mûr pour la mort. Mais le moyen dont elle s’est servie est bizarre, je dirai même cruel. Le coup dont elle m’a frappé me fait sentir combien mon cœur est encore ardent, animé d’un sang généreux. Je voudrais vivre, et je suis obligé de refouler en moi ces aspirations nouvelles...

“ Nous sommes ici loin de toutes les communications de la poste. Quand et comment je pourrai t’envoyer cette lettre, les dieux seuls

le savent, si tant est qu'ils aient souci de notre correspondance. Adieu."

Il posa la plume et prêta l'oreille, car une argentine voix d'enfant se faisait entendre dans la chambre voisine. Comment la petite malade ne dormait-elle pas à une heure aussi avancée? Sa mère la calma par de douces et caressantes paroles. Peu d'instants après, quand Éverard entra, l'enfant reposait paisiblement.

— Elle vient, dit Lucile, de faire un rêve où il était question de vous. Vous lui aviez donné un mouton blanc qui portait au cou un joli ruban rouge. Elle était ravie, car il mangeait dans sa main. Mais tout à coup elle s'est souvenue qu'elle n'avait pas pensé à vous en remercier. Cet oubli la désespérait. Il fallait vous appeler, vous dire combien son étourderie lui causait de chagrin.

— Pourquoi n'avoir pas fait ce qu'elle demandait?

— L'oncle Éverard, lui ai-je répondu, n'aime pas qu'on le remercie. J'ai reçu, moi aussi, un cadeau dont je ne pourrai jamais lui témoigner assez de reconnaissance. Que Francine soit gentille et qu'elle se rendorme, voilà ce qui fera plaisir au bon docteur. J'aurais voulu que vous fussiez là pour voir comme la chère mignonne a vite alors refermé les yeux... Savez-vous, ajouta-t-elle en souriant, que je vais être jalouse? Vous avez plus d'empire sur elle que je n'en ai jamais pu prendre.

Il considéra d'un air pensif le calme visage de l'enfant.

— C'est dommage, reprit la jeune femme, tandis que ses joues se couvraient d'une légère rougeur, c'est dommage que je ne sois pas princesse, je vous proposerais de vous fixer à ma cour, d'être mon médecin et de m'accompagner partout; car je ne sais vraiment pas comment nous ferons pour nous passer de vous maintenant. Mais non, j'aime mieux encore n'avoir qu'une modeste fortune: la princesse croirait peut-être s'acquitter, avec de l'or et des honneurs, du service que vous lui auriez rendu en lui conservant sa fille, et moi, je ne voudrais pour rien au monde oublier que je vous suis éternellement redevable.

Elle lui tendit sa main, qu'il pressa dans les siennes et retint quelques instants.

— Il est onze heures, madame, dit-il; vous avez fini votre quart, pour parler comme les marins, c'est moi qui vous relève.

— Non, vraiment, répliqua-t-elle avec gaieté. Je ne suis pas si obéissante que ma Francine, ou plutôt le sommeil ne m'obéit pas à la minute. Laissez-moi rester une heure encore, et si vous n'êtes pas fatigué, lisez moi quelque chose. Je vous ai vu entre les mains un volume de Goethe; vous m'avez dit que c'était votre poète de prédilection: il ne vous sera pas désagréable, je suppose, de me le

rendre un peu plus familier. J'avoue, à ma honte, qu'en le feuilletant hier, j'ai vu beaucoup de morceaux qui m'étaient complètement inconnus.

— Je suis à vos ordres. Mais ne croyez pas que vous les connaîtrez pour les entendre une fois. La plupart des œuvres de ce puissant génie éveilleront en vous, à chaque lecture nouvelle, des pensées et des impressions inattendues. On croit l'avoir épuisé, il est infini comme l'Océan.

Éverard alla chercher le livre : c'était le volume des poésies. Il l'ouvrit à la première page, et commença d'une voix rendue sourde et lente par l'émotion qui le dominait. Jamais il n'avait ressenti avec une telle plénitude de charme de l'éternel printemps qu'exhalent ces fleurs de passion juvénile. Il n'osait lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de la jeune femme et d'y lire une muette question. Mais quand il arriva au *Nocturne du chasseur* son trouble s'accrut encore, et il put à peine en balbutier les strophes touchantes.

Je me traîne dans la campagne,  
 Silencieux et farouche,  
 Mon fusil tout armé :  
 Et ta chère image, ta douce image,  
 Flotte radieuse devant moi.  
 Tu te promènes maintenant souriante,  
 A travers la paisible vallée.  
 Hélas ! et mon image disparue tout à coup à tes yeux,  
 Ne s'offre jamais peut-être à ton souvenir.  
 Cette image est celle pourtant d'un homme,  
 Qui erre du levant au couchant,  
 Plein de tristesse et d'ennui,  
 Parce qu'il lui a fallu te quitter.  
 Dès que je pense à toi,  
 Une paix secrète descend sur mon âme,  
 Comme si l'astre des nuits s'offrait, pur et calme, à ma vue.  
 Et je ne sais ce que j'éprouve.

Il s'arrêta, laissa tomber le livre sur le lit de la petite fille et se leva précipitamment.

— Qu'avez-vous ? dit Lucile effrayée.

— Rien, ce n'est rien. Allez vous reposer, madame, répondit-il en se détournant. Éveillez la garde, afin qu'elle prenne ma place pour cette nuit : j'étouffe ici, j'ai besoin de respirer en plein air. Je vais faire une promenade sur le lac.

Il sortit dans une extrême agitation, laissant son amie en face d'une énigme dont elle n'osait chercher le mot.

Le lendemain, quand ils se revirent, Éverard et la jeune femme reprirent sans aucun embarras apparent le ton de douce familiarité qui leur était habituel. L'enfant les rapprochait sans cesse. La nuit excellente qu'elle avait passée donna lieu à des félicitations récipro-

ques. Le jeune médecin prépara lui-même dans un vieux cuveau un bain qui amena un sommeil bienfaisant. Vers le soir, il rapporta des fougères, des gentianes et des pierres assez curieuses qu'il avait trouvées sur les rochers. Il resta longtemps près du lit de Francine, lui parla des oiseaux et des autres petits animaux qui vivent au milieu de cette terre sauvage, et fut charmé des questions intelligentes que lui adressait l'enfant tandis que, appuyée sur ses oreillers, elle contemplait les trésors étalés sous ses yeux. La mère brodait à quelques pas ; on entendait le pétilllement de la flamme dans le foyer de la cuisine. La nuit vint sur ces entrefaites. Cette fois, Éverard ne se fit pas exempter de son tour de veille, mais la lecture ne fut pas reprise.

On n'en parla non plus les soirées suivantes. L'état de la malade n'exigeant plus une garde aussi assidue, le docteur pouvait rester davantage dans sa chambre. Le jour, la pêche absorbait tous ses loisirs ; il se rendait à la petite île et ne revenait qu'à la nuit noire ; ou bien, s'engageant dans les sapins, il montait jusqu'au réservoir de glace. Le garçon d'auberge étant allé, à la prière de Lucile, chercher dans les bois les dernières fraises de l'année, raconta qu'il avait aperçu le docteur assis au pied d'un arbre, et pareil à un homme qui dormirait les yeux ouverts. Il avait tressailli lorsqu'il avait entendu le salut qui lui était adressé, puis, sans autre réponse qu'un signe de tête, il s'était éloigné rapidement. " Pour sûr, ajoutait cet homme, il a un coup de marteau dans la tête. Je l'ai pensé dès le premier soir, quand je l'ai vu rester là sans bouger sur le banc, et demander ni à boire ni à manger."

Plus la convalescence de l'enfant faisait de progrès, plus le médecin paraissait retomber sous l'empire du mal auquel un devoir inattendu l'avait momentanément arraché. Il souffrait une angoisse inexprimable, et sentait que cette lutte consumerait ses forces, s'il ne se hâtait de donner à sa vie un but utile.

Un matin, il gravissait le ravin escarpé, sans attendre l'heure du repas, car il ne pouvait plus soutenir les regards tristement interrogateurs de Lucile, et il cherchait par un suprême effort à prendre enfin une résolution. Malgré l'accablante chaleur de midi, il s'engagea dans un sentier qui, passant par la crête de la montagne, conduisait vers le sud, et pendant deux heures au moins il marcha constamment aux rayons du soleil. Où se dirigeait-il ? Éverard n'en savait rien lui-même ; tout ce qu'il voulait, c'était d'obtenir par le mouvement de la fatigue quelque trêve à l'agitation de son âme. Il arriva ainsi dans un village qu'un glacier infranchissable sépare du lac Désolé. Il était dans le Tyrol italien. Ainsi donc, il avait évité les scènes d'adieu, il avait quitté ceux auxquels il ne



pouvait plus être utile. N'était-ce pas le meilleur et le plus sage ? Oui, sans doute, et il aurait la force d'accomplir jusqu'au bout ce que le hasard avait commencé. Il jeta les yeux autour de lui ; les murailles nues des rochers cachaient entièrement le lac, le désert stérile l'entourait ; il se sentit tellement accablé du poids de sa misère qu'il lui fut impossible de faire un pas de plus : il se laissa tomber au milieu des hautes herbes, à l'ombre d'un aride monticule. Pouvait-il vraiment ne pas retourner en arrière ? Ses papiers et son journal étaient restées dans sa valise ; ne fallait-il pas les reprendre ? Et Lucile, quelle inquiétude ne lui causerait pas ce départ inattendu ! Elle allait quitter l'auberge du lac ; les préoccupations du voyage retomberaient sur elle seule. Non ! c'était à son ami de lui épargner cette fatigue ; il conduirait la jeune femme jusqu'à la ville voisine ; en vingt-quatre heures tout serait terminé, la séparation irrévocablement accomplie.

Il se sentit le cœur plus léger quand il eut pris cette résolution, et il se leva pour revenir sans retard au logis. Cette soirée serait la dernière qu'il passerait avec Lucile, rien ne devait en altérer la calme sérénité. N'avait-il pas, en portant trop loin ses regards, troublé bien des jours qui eussent pu être heureux.

Il cueillit un bouquet de fleurs qu'il enveloppa de mousse. Demain, au départ, Francine le prendrait. Quand il sortit de la ravine, la plus forte chaleur du jour était passée. Au-dessus de lui, le lac, que ne ridait pas la moindre brise, réfléchissait avec de vives couleurs la petite prairie de la rive opposée, la pente escarpée couverte de pins et les pics des rochers grisâtres. Il chercha la maison du regard ; son œil perçant ne tarda pas à distinguer les ais de la toiture assujettie par de lourdes pierres, les petits poulets, d'un blanc grisâtre, qui trottaient dans la cour derrière leur mère, le linge étendu pour sécher sur un cordeau. Quant à ceux qu'abritait cette pauvre demeure, on ne pouvait les découvrir ; chacun à cette heure vaquait à son travail dans l'intérieur du logis, et les voyageuses étaient, sans aucun doute, renfermées chez elles, la tête penchée sur quelque ouvrage d'aiguille.

Grand fut donc l'étonnement d'Éverard, quand soudain la porte s'ouvrit et qu'un étranger s'avança, exposant son visage à la pleine lumière du soleil. C'était un jeune homme de haute taille, en vêtements d'été, la tête couverte d'un chapeau de paille à bords si larges qu'à peine apercevait-on des moustaches d'un blond clair relevées militairement. L'inconnu s'arrêta un instant, comme pour juger de la chaleur et de l'état du ciel ; puis, se retournant, il adressa quelques paroles à une personne qui paraissait se tenir à l'intérieur, près de la porte ouverte. Presque aussitôt Lucile sortit. Elle n'avait

pas de chapeau, mais elle tenait à la main une grande ombrelle, et malgré la distance, Éverard vit qu'elle était plus animée que de coutume. Ils se dirigèrent du côté du lac, montèrent dans un canot et abordèrent à la petite île. L'étranger sauta légèrement à terre, aida la jeune femme à descendre, puis il lui offrit le bras, et tous deux commencèrent à se promener le long du rivage, au milieu des bouleaux et des grands joncs.

Éverard sentit son cœur battre avec tant de violence qu'il dut s'appuyer contre un pin pour laisser le vertige se dissiper. Quel était cet homme qui paraissait avec elle dans une intimité si grande ? Pour lui plaire, elle faisait ce que son ami, le sauveur de sa fille, n'avait jamais pu obtenir. Elle l'avait suivi sur le lac, et le bras enlacé au sien, elle riait et causait avec lui, laissant, pendant une heure entière, son enfant à la garde de la nourrice. Eh bien ! pensa Éverard, tant mieux. Il arrive à point nommé pour mettre fin au rêve dont m'a bercé trop longtemps cette calme solitude. Sans doute, il rappelle à Lucile ce que le moment du péril lui a fait oublier, les douces relations, le cortège flatteur qui dans le monde entoure une femme jeune et charmante, il lui parle de ses amis, de ses adorateurs, il la presse de reprendre sa vie habituelle, et, dans cette vie, Éverard était complètement étranger.

Il descendit à grands pas le sentier rapide, et, accablé de lassitude et d'émotion, les genoux tremblants, il arriva devant l'auberge, une berline était remise sous le hangar, deux chevaux couverts de sueur soufflaient dans l'écurie, sur le seuil de la salle à manger se tenait l'hôtesse qui paraissait brûler d'impatience de raconter les nouvelles, mais le jeune médecin passa près d'elle sans s'arrêter et entra dans la chambre de la petite convalescente.

— L'oncle Max est ici ! lui cria l'enfant, dont le visage rayonnait. Regarde ! Il m'a fait cadeau d'une poupée qui remue les yeux, et puis il a déjeuné avec maman, et maintenant ils sont allés dans l'île. Mais ils vont revenir tout de suite, et l'oncle Max veut nous emmener dans sa voiture ; mais maman dit qu'elle ne fera rien sans te consulter.

— Francine, répondit-il, en prenant dans ses deux mains la tête bouclée de la petite fille, m'aimeras-tu un peu, moi qui, au lieu d'une belle poupée, ne t'apporte qu'un bouquet de fleurs sauvages ? L'enfant ouvrit de grands yeux.

— Maman dit que c'est toi que je dois aimer le plus après le bon Dieu, parce que tu m'as sauvé la vie. Je t'aime mieux que tout le monde, seulement j'aime encore mieux maman.

— Tu as raison, Francine, elle le mérite bien, répliqua-t-il d'une voix triste, en se penchant vers le doux visage pour baiser les yeux

de la naïve créature et sa pâle petite bouche. Voici mon bouquet, adieu, tu lui souhaiteras le bonjour de ma part.

Il se détourna et fit quelques pas vers la porte.

— Tu ne restes pas ? s'écria l'enfant. Tu n'as rien à me raconter ?

— Plus tard ! plus tard !

La nourrice fut frappée de son agitation, elle essaya de le retenir ; mais il l'écarta doucement, gagna sa chambre et tira le verrou derrière lui.

Oppressé par la douleur, il se laissa tomber sur un siège ; des sanglots convulsifs secouaient sa poitrine, bien que pas une larme ne mouillât sa paupière. Puis, il se leva résolûment, porta la main à son cœur comme pour lui imposer le calme et jeta pêle-mêle dans le sac de nuit son mince bagage. Il ne garda que son portefeuille, s'assit devant la table et prit machinalement la lettre adressée à son ami, comme s'il voulait encore y ajouter un nouveau *post-scriptum*. Mais il ne put trouver les mots, posa le papier près de lui, puis écrivit sur une autre feuille un court exposé de la maladie de Francine, pour le cas où il serait nécessaire d'appeler de nouveau un médecin. Malgré l'amertume qui remplissait son cœur, la facilité avec laquelle il s'exprimait clairement et la fermeté avec laquelle sa main traçait les caractères, lui firent éprouver un certaine satisfaction.

— L'intelligence du moins a échappé au naufrage, se dit-il à haute voix.

A peine avait-il fini d'écrire que des pas s'approchèrent rapidement, puis un coup fut frappé à la porte. Il ne pouvait refuser d'ouvrir, et cependant il eût donné beaucoup, en ce moment, pour rester seul. Ce pas d'ailleurs, il l'avait reconnu, ne pouvait être que celui de l'étranger. Une expression de sombre mécontentement se peignit sur son visage. Mais le jeune officier, à la blonde moustache, parut prendre son parti de cet accueil peu hospitalier ; le sourire ne quitta pas ses lèvres.

— Cher docteur, dit-il, avec une franche cordialité en saisissant la main d'Éverard, excusez-moi si je vous dérange. Lucile m'a dit déjà que l'on doit s'attendre à être mal reçu quand on vous adresse le moindre mot de remerciement ; mais il n'importe, je ne me laisse pas intimider, je suis soldat ; j'aurais honte de moi-même si je tremblais devant quelqu'un, fût-ce un bienfaiteur. Donc, au risque de me battre ensuite avec vous, si mes paroles vous offensent, je viens vous déclarer que j'ai contracté envers vous une dette de reconnaissance, et que vous pouvez en tout temps compter sur moi comme sur votre meilleur ami. Vous avez fait merveilles, excellent

docteur, non-seulement avec cette cher petite Francine que j'aime comme si elle était ma fille, mais surtout avec la mère.

“ Je ne la reconnais plus du tout, je vous assure. Depuis que son mari, mon pauvre frère, repose dans la tombe avec ses compagnons d'armes, son deuil était resté aussi profond que le premier jour. Que n'ont pas tenté ses amis pour dissiper sa tristesse ! Sept années entières ! J'aurais cru que c'était un temps raisonnable pour venir à bout du chagrin le plus légitime, et, entre nous soit dit, si tendrement que j'eusse aimé mon frère, ces sept années m'ont paru un peu longues. J'avais aussi aspiré à la main de Lucile ; plus jeune que Victor, et n'étant alors qu'un pauvre diable de sous-lieutenant, je dus lui céder le pas. Maintenant, il me semble, j'ai pour moi les droits d'ancienneté ; je mérite bien d'être promu, n'est-ce pas, docteur ? Et malgré cela, je n'ai pas la moindre espérance. Je voulais l'accompagner dans ce pèlerinage au champ de bataille ; en définitive, j'aurais été là sur mon terrain ; mais que nenni ! On m'a éliminé carrément. Laissons-la faire, me suis-je dit, peut-être cette visite amènera-t-elle quelque changement dans ses idées. J'attendis son retour ou une lettre : quinze jours, puis trois semaines s'écoulèrent ; alors je commençai à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque chose, je demandai un congé à mon chef, je suivis ses traces, je m'informai, j'appris, non sans peine, qu'elle était au lac Désolé. J'arrive, je trouve une tout autre femme ; elle n'est plus sauvage, froide, inabordable. La joie qu'elle éprouve de la guérison de sa fille l'a réconciliée avec la vie, avec le monde. Si un jour, il m'est permis de lui donner un nom plus doux que celui de belle-sœur..., c'est à vous que je le devrais, à vous seul. Vous avez rompu la glace, elle le sent elle-même ; elle parle de vous avec un enthousiasme, une admiration... Je vous assure qu'il y aurait de quoi donner de la jalousie, docteur, si l'on ne savait que la reconnaissance d'une mère dépasse aisément la mesure.”

Éverard continuant de garder le silence, le jeune officier fit deux ou trois tours dans la chambre, puis se dirigea vers la fenêtre, et se mit à tambouriner contre le plafond qui était fort bas.

— Et c'est dans cet affreux trou que vous êtes resté si longtemps ? reprit-il avec gaieté ; sur ma parole, un médecin est encore moins bien logé qu'un soldat ! Mais nous allons maintenant veiller à ce que vous ayez un gîte plus confortable, car vous venez avec nous, cela va sans dire. Lucile ne consentirait jamais à se séparer sitôt de son docteur.

— Je regrette, dit Éverard de sa voix la plus calme, que madame votre belle-sœur compte sur moi. Ma tâche est terminée. L'enfant supportera sans péril la fatigue du voyage ; il faut même qu'elle

parte le plus promptement possible, elle a besoin d'une nourriture fortifiante, et nous n'avons ici que de la volaille et du poisson. Je pensais justement à commander pour demain une voiture quand j'ai aperçu la vôtre. Et comme votre protection est la meilleure que puisse avoir madame Lucile, elle ne trouvera pas mauvais que je prenne dès aujourd'hui congé d'elle.

— C'est impossible ! s'écria le jeune officier. Il y aura un tapage du diable si vous nous quittez ainsi. Lucile, Francine et même la nourrice s'accrocheront aux pans de votre redingote et vous verrez qu'il me faudra tirer l'épée pour vous frayer un passage.

— Peut-être, en effet, voudra-t-on me retenir, mais ma résolution est prise. Pour éviter une scène pénible et complètement inutile, ne parlez pas de mon projet. Je partirai à la nuit tombante sans rien dire à personne. J'ai noté soigneusement, sur cette feuille, toutes les phases de la maladie de Francine ; si vous consultez un médecin, ces indications pourront l'éclairer. Je ne pense pas, cependant, qu'une rechute soit à craindre. Dans la saison où nous sommes, un voyage fait à petites journées n'offre aucun inconvénient, il doit même avoir une influence favorable. Et maintenant, laissez-moi vous dire adieu.

— Ce n'est pas votre dernier mot, docteur, vous changerez d'avis. En attendant, je prends votre note et je vous laisse, car je m'aperçois que je vous ai dérangé. Au revoir !

— Ne me trahissez pas, lui cria Éverard.

Le jeune officier mit son doigt sur sa bouche, fit un salut militaire et sortit en fredonnant une chanson joyeuse.

Il y avait dix minutes à peine qu'Éverard était resté seul, et que, pareil à un prisonnier qui a conçu le projet de s'enfuir, il se promenait avec agitation entre les quatre murailles nues de sa chambre, quand il entendit de nouveau la porte de la salle à manger s'ouvrir et des pas s'approcher doucement. Tout son sang reflua vers le cœur.

— Encore cette épreuve ! murmura-t-il.

Déjà elle avait franchi le seuil et fixait sur lui un regard plein de tristesse. Il baissa la tête, car il ne pouvait soutenir le reproche de ces yeux doux et profonds.

— Pardonnez-moi, mon ami, dit-elle d'une voix émue, de venir vous troubler chez vous quand vous paraissez m'éviter. Vous voulez partir, sans même nous dire adieu, je le sais, je l'ai lu sur le visage de mon beau-frère, quoiqu'il ait cherché d'abord à me le cacher. Je n'en ai pas été surprise, depuis longtemps je soupçonnais votre dessein, mais la manière dont vous agissez envers moi me cause un chagrin véritable. Il est vrai que vous parler une fois

de plus de ma reconnaissance devrait être pour moi chose indifférente ; les mots sont si impuissants à l'exprimer ! Cependant n'est-il pas cruel de me refuser toute occasion de me montrer votre amie, de vous rendre le plus léger service ? Je le sens dans mon cœur, je ne serais pas tout à-fait incapable de vous être utile, si vous m'accordiez seulement un peu de confiance que je vous ai témoignée moi, dès la première heure où je vous ai connu. Vous avez un chagrin secret. Que ne donnerais-je pas pour vous décharger du fardeau qui vous accable ! Et vous croyez que je puis me résoudre à vous laisser partir, pour ne jamais vous revoir peut-être, en me disant : " Cet homme qui s'est montré pour toi un ami si dévoué, il est malheureux, il souffre, et tu ne sais pas pourquoi, tu ne l'as pas demandé, tu n'as pas essayé de lui venir en aide, retenue par la misérable crainte de paraître indiscrete et curieuse ! " Non, continua-t-elle avec une animation croissante, vous n'êtes pas assez égoïste, pour me condamner, à ce supplice intolérable, uniquement parce que votre orgueil serait humilié de laisser voir à une femme les déchirements de votre cœur.

Il l'avait écouté sans détacher du sol ses regards, et même quand elle eut cessé de parler, il ne leva pas les yeux sur elle ; il rassemblait toutes ses forces pour lui répondre.

— Je vous remercie, dit-il, avec autant de calme qu'il lui fut possible d'en montrer. Je sais que votre démarche est dictée par une bienveillance sincère, et si une main humaine pouvait alléger le fardeau qui m'opprime, je ne serais pas assez orgueilleux, croyez-le bien pour refuser de me tourner vers vous. Il m'a été donné de vous venir en aide ; pourquoi ne voudrais-je pas être aidé par vous ? Mais il est des choses qui ne peuvent être changées ; s'en plaindre, en fatiguer ses amis me paraît une faiblesse insensée ; dans certaines circonstances, ce serait un crime. Souffrez que nous nous séparions, chère madame. Quand vous verrez de nouveau s'épanouir votre enfant, toutes les tristes pensées qui se rattachent à ces lieux s'effaceront de votre mémoire, et avec elles le souvenir d'un homme...

Le courage était près de lui manquer, il fit quelques pas vers la fenêtre pour se donner une contenance. Quand il se retourna de nouveau vers elle, il la vit pâle comme la mort, s'appuyer contre la porte ; son visage avait la même expression douloureuse que pendant cette nuit d'angoisse où il l'avait rencontrée.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous ? s'écria-t-il. Pourquoi vous affliger ainsi ? Puisque l'obligation que vous croyez avoir contractée envers moi vous pèse à ce point, sachez que nous sommes quittes. Le ser-

vice que j'ai pu vous rendre vous me l'avez largement payé, vous m'avez sauvé la vie.

Elle le regardait avec étonnement.

Oui assurément, continua-t-il. Sur cette table la nuit même où je vous ai vue pour la première fois, je signais mon divorce avec la vie. Je pourrais vous le montrer, il est encore là ; j'ai changé de résolution comme vous voyez. Vous dois-je pour cela une grande reconnaissance ? La chose est douteuse. Le néant a sans doute son mauvais côté. Mais ne pouvoir ni vivre, ni mourir, rester ainsi au carrefour des deux routes... Pardon, j'en ai trop dit. Est-ce votre faute si l'existence que vous avez sauvée n'en valait pas la peine ? Ne prolongeons pas davantage ces pénibles adieux. Nos chemins se séparent. Vous retournez dans votre pays, moi... je... je vais où me conduira le sort qui me fait avancer en aveugle dans ma voie, comme un enfant pousse une pierre du pied. Je vous remercie des beaux jours que j'ai passés ici. Depuis bien longtemps ce sont les seuls où j'ai connu un peu de joie, mais ils doivent prendre fin comme toute chose en ce monde.

— Et pourquoi finiraient-ils sitôt ? demanda-t-elle en le regardant d'un air inquiet, presque suppliant. Pour quelle raison refusez-vous de nous accompagner ?

— Parce que je...

Il s'arrêta, ses yeux tombèrent sur la lettre qui était restée près du sac de voyage. Une pensée lui traversa l'esprit.

— Voulez-vous, dit-il, savoir combien votre amitié m'est précieuse ? Prenez cette lettre, madame, mais à la condition de ne pas l'ouvrir avant demain. Me le promettez-vous ?

Elle fit un signe de tête affirmatif sans le regarder.

— Vous trouverez ici, reprit-il, tout ce que je ne me sentirais pas le courage de vous dire de vive voix. Quand vous l'aurez lue, vous comprendrez que je devais partir. Mais si cruelle que soit l'heure de la séparation, je rends grâce à Dieu de vous avoir euvoyée sur ma route.

— Dans un élan passionné, il lui prit la main et la pressa contre ses lèvres.

— Embrassez pour moi Francine, et demain... mais il n'est pas besoin que je vous demande de me garder un souvenir. Votre âme angélique ne saurait me refuser un peu de pitié. Quant à moi, jamais votre image ne sortira de ma mémoire.

Il se précipita hors de la chambre. En traversant le corridor, il entendit la voix de Francine ; la petite fille babillait avec la nourrice et prononçait le nom de son ami le docteur. Il hâta le pas. L'hôtesse se tenait près de la porte à sa place habituelle ; Éverard

eut encore assez de présence d'esprit pour lui glisser dans la main quelques pièces d'or et lui dire adieu. Il prit ensuite le chemin qui descend dans la vallée, et en franchit le tournant sans regarder derrière lui, car il avait la vague conscience que s'il jetait seulement une fois les yeux vers la maison, le courage d'avancer lui manquerait.

Il marchait depuis un quart d'heure quand il s'aperçut, qu'au lieu de se diriger vers les lacs de Lombardie comme il en avait l'intention, il avait pris la route du nord, c'est-à-dire celle d'Allemagne.

— Qu'importe ! se dit-il, partout je suis étranger.

Il suivait les bords du ruisseau qui côtoie le chemin ; il s'arrêta pour baigner son front brûlant, et prêta l'oreille. Le gazouillement de l'eau vive lui rappela la voix de Francine, le jour où pour la première fois le rire lui était revenu. Ce souvenir s'empara de lui avec une telle force qu'il fondit en larmes ; l'approche d'un charretier qui montait la côte le tira de son abattement. Cet homme allait bientôt sans doute s'arrêter devant l'auberge du lac, il verrait Lucile et l'enfant, bonheur que lui, Éverard, ne devait plus connaître ! Néanmoins il demeura fidèle à sa résolution, et continua de s'éloigner, jusqu'à ce qu'il sentit à ses genoux qui se dérobaient sous lui, combien les émotions des heures précédentes l'avaient remué profondément. A l'endroit où il se trouvait, la vallée s'élargit un peu ; une hutte, construite autrefois par les ouvriers d'une carrière voisine, s'élève à l'ombre de quelques arbres. Il s'assit dans cette mesure, et la tête penchée, se laissa gagner par une rêverie qui participait à la fois de la veille et du sommeil. Depuis une heure il était plongé dans cette sorte d'engourdissement, n'éprouvant aucune souffrance, n'ayant que des idées confuses, écoutant murmurer le ruisseau, regardant les plantes et les pierres qui se trouvaient à ses pieds, quand le pas de plusieurs chevaux, le grincement des roues d'une voiture résonnèrent sur la route. Un pressentiment secret le fit tressaillir. En levant les yeux, il reconnut la berline du jeune officier ; assise à côté du cocher, la nourrice cachait à demi sa large figure sous un grand chapeau de paille garni d'un voile bleu. Le premier mouvement d'Éverard fut de s'enfuir pour éviter la rencontre. Mais quand alors même, qu'en ce moment, où l'on avait enrayé les roues à cause de la pente rapide du chemin, il eût pu devancer la voiture, les voyageurs l'eussent bientôt rejoint dans la plaine. Il se leva donc avec précaution et se glissa le long du mur jusqu'à la porte de la hutte. "Ils ne m'ont pas aperçu, pensait-il. Un moment encore, ils auront passé, tout sera fini."



Il avait honte d'être obligé de se cacher comme un criminel. Dans les longs jours de ses luttes intérieures, jamais il ne s'était trouvé si malheureux, qu'en cet instant, où il lui fallait, anéanti, brisé déjà par la douleur, assister au triomphe de son rival. Et cependant, il ne pouvait détacher ses yeux de la route, il épiait d'un regard avide, tous les mouvements de la voiture, dans l'espérance de revoir une dernière fois le visage adoré.

Le hasard le servit à souhait ; la berline s'approcha tellement qu'il fut facile à Éverard de distinguer ce qui se trouvait à l'intérieur. Dans un coin, l'enfant, enveloppée de couvertures et de châles, semblait dormir. Lucile, assise à son côté, lui tenait la main, mais ses yeux inquiets ne cessaient d'interroger la campagne. Où donc était le jeune officier ? " Il suit sans doute à quelques pas, pensa Éverard. Grâce à Dieu, ils sont passés."

Tout à coup, il entendit la voiture s'arrêter. Le cocher ouvrit la portière, Lucile descendit vivement et se dirigea vers la hutte. Un instant après, les joues couvertes d'une légère rougeur, elle était devant le fugitif, que son arrivée inattendue avait rempli d'un trouble profond.

— Vos efforts sont inutiles, mon ami, dit-elle d'une voix tremblante ; vous vouliez nous échapper, mais nous avons couru après vous, nous vous réclamons jusque dans votre cachette ; vous voilà notre prisonnier, il faut vous rendre. Car, nous ne pouvons nous passer de vous. Je...

— Mon Dieu ! s'écria-t-il en proie au trouble le plus violent, qu'est-il arrivé ? Est-ce que Francine aurait été reprise...

— Notre enfant dort, reprit la gracieuse femme, d'une voix plus timide. Mais nous avons besoin de vous cependant, cher ami, et cette fois... cette fois, c'est la mère qui remet sa vie entre vos mains !

— Lucile ! s'écria-t-il hors de lui, et saisissant les mains qu'elle lui tendait, il l'attira dans la hutte, que dois-je croire ? Vous voudriez... vous consentiriez...

— J'ai à vous demander pardon, répliqua-t-elle en rougissant de plus en plus. J'aurais dû attendre jusqu'à demain : la patience m'a manqué : aussitôt que vous avez été parti, j'ai lu votre lettre. J'ai eu ensuite, je vous l'avouerai mon ami, un combat bien rude à soutenir en moi-même. Mais j'ai senti que ma conscience me ferait un éternel reproche si je vous laissais vous éloigner ainsi. Vous m'avez sacrifié votre vœu, vous vous êtes décidé à vivre à cause de moi. Je ne puis répondre à votre générosité qu'en vous donnant ma vie, tout entière. Celui à qui j'avais engagé ma foi n'a jamais eu d'autre désir que mon bonheur. Si je pouvais le consulter en

ce moment, il me délierait de ma promesse, j'en ai la conviction. Dès que j'ai vu clair dans mon âme je n'ai pas perdu une minute. J'ai tout avoué à mon beau-frère, il était bien triste quand je l'ai quitté. Cependant il m'a donné pour vous cette poignée de main. " S'il vous rend heureuse, m'a-t-il dit en s'éloignant, je tâcherai d'oublier le mal qu'il m'a fait..." Voulez-vous, mon ami, ajouta-t-elle en souriant, courir le risque de sa haine ?

Ivre de reconnaissance et de tendresse, Éverard se jeta devant elle à genoux, lui saisit les mains et se cacha le visage dans les plis de sa robe.

— Lucile !... ô, ma Lucile !...

— Que faites-vous ? murmura-t-elle en se penchant vers lui. Allons, soyez homme ; songez que vous devez être mon protecteur ; je veux rester fière de vous, et pour cela, il faut que mes regards s'élèvent plus haut que moi pour vous voir... n'est-ce pas mon habitude depuis bien des jours ?

Il fit un effort pour se relever.

— Pardonnez-moi, dit-il, après qu'il l'eut tenue longtemps en silence pressée contre sa poitrine, et qu'il eut scellé sur ses lèvres le solennel engagement d'être à elle pour toujours ; pardonnez-moi, c'était trop d'émotion pour une seule journée, trop de souffrance et trop de bonheur. Mais mon cœur est fort, il peut supporter le poids de la joie et de l'espérance qui l'inondent. Maintenant, partons, je brûle d'embrasser notre enfant !

ÉMILE JONVREUX.

## CHRONIQUE DU MOIS.

---

L'évènement politique le plus considérable que doive signaler cette chronique est incontestablement la guerre qui a éclaté si brusquement entre la France et la Prusse. C'est de l'Espagne qu'est partie l'étincelle qui doit peut-être mettre l'Europe entière en feu. La vieille Espagne déchirée par les factions, l'Espagne où Carlistes, Alphonsistes, Montpensieristes, Espartéristes et républicains se disputent les rênes du pouvoir ; l'Espagne qui se tord sous les étreintes de la Révolution, a beau se mettre à la recherche d'un roi, comme Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale, elle n'a eu qu'un fiasco complet. Si l'on juge par le refus des uns de siéger sur le trône des nobles Castillans, la royauté y est peu enviable ; et si d'un autre côté on examine la ténacité des autres à intriguer en dépit de tous les obstacles pour y parvenir, on verra que ce n'est pas chose facile. Décidément la patrie de Prim et Serrano est malheureuse dans le choix de son candidat. La politique espagnole a fait faux bond sur ce point. Après avoir entamé d'inutiles négociations auprès du roi Fernando, du duc d'Aoste et du duc de Gênes, on trama dans l'ombre pour offrir la candidature à un prince à peu près ignoré, membre de la famille royale de la Prusse et petit-fils de Murat, le bombardeur de Madrid.

A cette nouvelle qui éclate comme un coup de foudre, la France piquée au vif dans son orgueil national, et voyant une menace contre sa puissance et son inviolabilité territoriale dans la nomination d'un prince Prussien sur le trône d'Espagne, demanda immédiatement au roi Guillaume la résignation du Prince Léopold-Hohenzollern. Le cabinet de Berlin prétextait ne s'être nullement

ingéré de la candidature de ce dernier et ne point connaître les négociations ouvertes à ce sujet.

Il est peut-être à propos de remarquer ici avec quel luxe de noms on a doté le prince Léopold-Etienne-Charles-Antoine-Gustave-Edouard-Thassilo-Hohenzollern Signaringen. Faisons venir à la suite de cela le royal cortège de prénoms que porte sa digne épouse Antonia-Maria-Fernande-Micaele-Gabrielle-Raphael d'Assise-Anna Gonzagua-Sylvina-Julia-Augusta !..... fille du roi de Portugal ; et il sera de la plus haute évidence pour tous qu'avec une aussi longue suite de prénoms postés en avant-garde on peut marcher d'un pas ferme et assuré vers ses glorieuses destinées...

Ceci toutefois n'empêcha pas le prince Hohenzollern de résigner sa candidature en présence de l'attitude menaçante de la France. Préalablement M. Benedetti se rendait, de la part du gouvernement français auprès du roi Guillaume pour lui demander des explications. Celui-ci avoua que "comme chef de la famille royale" il avait donné son consentement à la nomination du Prince Hohenzollern ; mais lorsqu'on lui demanda de s'interposer contre cette candidature non comme chef de famille, mais comme roi, il donna un refus formel. Il refusa également de promettre qu'aucun prince Prussien ne monterait sur le trône d'Espagne à l'avenir. En même temps, il faisait préparer secrètement des armements considérables, et finalement il donna congé à l'ambassadeur Français avec une courtoisie peu diplomatique. Dès lors toutes les relations entre les deux pays furent brisées. Indigné de l'insulte faite à son ambassadeur, le gouvernement Français convoqua immédiatement le Conseil des Ministres sous la présidence de Napoléon III. Après avoir fait au Sénat et au Corps législatif l'exposé des négociations on vota un crédit de 50 millions pour le ministère de la guerre et un autre crédit de 16 millions pour le ministère de la Marine ; on donna ordre de préparer le départ de la flotte pour la Baltique et de lancer à toute vapeur les différents corps d'armée vers la frontière. Le 19 de juillet la guerre contre la France était déclarée solennellement au milieu de l'enthousiasme presque universel de la population, tandis que toutes les autres puissances de l'Europe, les yeux tournés vers les frontières du Rhin, attendaient avec anxiété le premier coup de canon qui devait annoncer le commencement des hostilités.

Il est probable que les raisons de cette guerre ne paraîtront pas très-plausibles de prime-abord aux yeux d'un grand nombre, si l'on ne tient pas compte des événements qui sont survenus depuis l'avènement du roi Guillaume sur le trône de Prusse en 1861, et surtout depuis la victoire de Sadowa. La politique astucieuse et hardie de Bismark qui soulève des différents interminables avec ses voisins,

s'empare de territoires contestés, s'adjuge le Sleswig, met la main sur le Holstein, dépouille le Danemark, bat en brèche l'empire d'Autriche ; cette politique de conquête et d'agrandissement s'était faite sous les yeux de la France, en dépit de ses protestations et à son détriment. Si rien n'arrête les projets du ministre Prussien, il essaiera de réaliser l'unification de l'Allemagne sous l'empire de la Prusse, son rêve favori ; et si à la suite de cela, il parvenait à rainer l'Espagne à sa remorque par l'établissement d'un Hohenzollern sur le trône d'Espagne, quelle sécurité la France aurait-elle de se voir cernée d'un côté par les Pyrénées et de l'autre côté par des canons échelonnés et braqués sur les rivages du Rhin. Et si l'on ajoute à cela les ressources infinies de M. de Bismark qui fait jouer ses ficelles dans toutes les cours de l'Europe, qui fait force promesses sans jamais les exécuter, qui érige des simulacres de concessions pour les faire crouler par la suite, et qui finalement accapare tout à son profit avec une dignité farouche qu'il faut bien se garder de blesser : on verra que la politique Française a dû se heurter presque à chaque jour contre lui. Si l'on découvre une trame habilement ourdie, de suite on lui en attribue la paternité, tant sa réputation est bien établie. On l'a même accusé d'avoir préparé la Révolution Espagnole en 1868 et de l'avoir alimentée avec les thalers Prussiens ; les relations secrètes qu'il entretenait avec les chefs du mouvement révolutionnaire furent alors dénoncées par la presse étrangère ; et, depuis lors, ces accusations n'ont jamais manqué de vraisemblance.

Quoiqu'il en soit des véritables causes qui ont fait naître ces difficultés, la guerre est aujourd'hui un fait accompli. M. Thiers n'a pu la conjurer. Ses paroles ont été étouffées dans le tumulte général et il a dû descendre de la tribune. Le parti de la paix a été hué et le drapeau blanc a été mis bas aux applaudissements frénétiques de la foule.

Toute la France a été saisie d'un vertige militaire et les démonstrations les plus enthousiastes se sont succédées à chaque apparition de troupes, effectuant leurs préparatifs de départ pour la frontière. Des listes de souscriptions furent ouvertes immédiatement par les journaux et des sommes considérables versées d'emblée pour le soulagement des blessés. A Paris surtout l'enthousiasme de la population ne connut point de bornes. La Marseillaise devint à l'ordre du jour, elle fut adoptée par tous pour leur hymne national ; on la chanta dans les cafés et dans les théâtres, et d'un bout de Paris à l'autre elle retentit répétée par des milliers de poitrines.

Au milieu de ces circonstances si graves, la turbulente gaieté des

Français ne les a pas abandonnés un seul instant. "Bonne chance mon brave," crie un bourgeois à un sergent de chasseur. Et le sergent de répondre : "Aïe donc ! nous avons pris un billet d'aller et retour." "Nous allons enfin boire de la vraie bière allemande," dit l'un des soldats. Un étudiant en médecine, amateur de la dissection et de la phrénologie, interpelle quelqu'un par ces mots ; "Tu m'apporteras une tête de Prussien." Au moment où un parti de jeunes gens passait en criant : "Vive la guerre," un colosse Prussien vocifère dans un langage franco-allemand : "Fife la baix !" et il est accueilli par d'énormes éclats de rire. Il y eût dans toute la capitale illumination comme au jour d'une victoire ; et de tous côtés on entendait les cris de : "Vive la guerre.—Vive l'empereur. —Vive la France ! —A bas la Prusse ! —A bas Bismark !"

Lorsque la déclaration de guerre vint à la connaissance du roi Guillaume, il se trouvait à la station du chemin de fer de Berlin à son retour d'Ems. Il ne put réprimer un mouvement d'indignation à la lecture de cet acte où la France déclarait "accepter la guerre qu'on lui offrait." Le vieillard ne put retenir ses larmes et il se jeta entre les bras de son fils. Tous ceux qui l'entouraient en furent vivement affectés. On tint conseil de guerre ; et immédiatement dans tout le pays où écume le Lager Beer et fleurit la choucroute, on se mit sous les armes et on se concentra vers les frontières.

Quoique les armements et le départ des troupes se soient opérés avec une rapidité prodigieuse, on semble convenir que la France, avec son admirable organisation militaire aurait dû fondre brusquement sur le territoire ennemi. Par son œuvre d'envahissement elle aurait assuré un succès gigantesque à ses armes et elle aurait doté la Prusse d'un nouveau Sadowa. Mais d'un autre côté, il faut avouer que c'eût été se jeter tête baissée sous une grêle de boulets et de mitraille, si l'on considère que la Prusse s'était préparée à cette guerre d'une manière formidable. Cela n'est que trop rationnel en admettant que ce conflit a été l'œuvre préméditée de M. de Bismark.

Les Français ont débuté par un léger succès en emportant d'assaut le village de Sarrebruck, puis ils ont dû retraiter sous la pression numériquement supérieure des armées Prussiennes. Ce fut ensuite une série d'engagements où la France fit payer chèrement les revers de ses armes. Les batailles de Hagenau et Wessembourg avaient pour objet d'empêcher la jonction des troupes de MacMahon et de Bazaine ; elles furent très meurtrières. A la bataille de Hagenau les Français perdirent plusieurs mille morts et blessés, 2,200 prisonniers, une mitrailleuse et trois canons. Le six août

40,000 soldats composés par les avant-gardes de deux corps d'armée Prussiens et d'un corps Bavarois assaillirent la division du général Douay, qui avait 10,000 hommes sous son commandement. On se battit durant six heures, et le nombre finit par l'emporter sur la valeur. Le Général Douay voyant que la journée était perdue, s'avança malgré la résistance des braves qui l'entouraient, sous le feu ennemi, mit pied à terre, déchargea un coup de pistolet dans la poitrine de son coursier, puis s'élança précipitamment contre les Prussiens jusqu'à ce qu'une balle l'étendit roide mort. Il prouva durant toute l'action qu'il avait le courage d'une âme héroïque et sa mort fut sublime comme sa vaillance l'avait été.

A Wœrth, le général MacMahon eut à faire face avec 35,000 hommes à une armée de 140,000 hommes commandée par le Prince Royal de Prusse. Ce fut un combat sanglant qui dura plus de 9 heures. Des milliers de morts et de blessés jonchèrent la place. Le général Français fut contraint de quitter sa position avec les débris de son armée et il opéra habilement sa retraite. On semble admettre que les Prussiens eurent plus de tués que les Français; les pertes de vie se montent à audessus de 30,000 tant du côté des vainqueurs que des vaincus. Si l'on considère l'infériorité numérique des troupes de MacMahon, on peut affirmer que la France a tout lieu de revendiquer la gloire de cet engagement.

L'un des plus tristes résultats de cet engagement pour les Français est la destruction presque complète des zouaves français, dont l'irrésistible courage a tant de fois été la terreur de l'ennemi. Le général Bocher, leur chef, a parlé en termes émus de ce désastre dans une lettre à un ami datée de Saverne le 8 août :

“ Mon cher, remerciez Dieu qui m'a conservé au milieu des plus terribles dangers qui se puissent rencontrer dans la destinée d'un soldat. Par miracle, je suis encore vivant, sans une égratignure et en parfaite santé, quoique le cœur brisé et accablé de chagrin. Mais mes pauvres officiers, mes pauvres soldats! Je n'ose vous dire combien nous en avons perdus; vous en auriez trop de douleur. Vous saurez plus tard les noms de ceux que vous connaissiez et que vous aimiez, et que vous ne reverrez plus.

“ Les hardis camarades se sont battus comme des héros, comme des lions! De soixante-cinq officiers sous mon commandement, quarante-sept sont manquants. Sept, ce matin plein d'ardeur et de vie, ont été tués,—deux cette après-midi. Mon malheureux lieutenant-colonel, Deshorties, a été blessé au côté par une balle qui a pénétré dans l'abdomen. Il n'a eu que la force de me serrer la main comme je me retirais. Il a été emporté et probablement

il est mort dans une ambulance prussienne. Deux chefs de bataille ont été tués : un troisième est mort ou prisonnier."

Le lendemain de cette héroïque bataille, le Maréchal McMahon publiait le magnifique ordre du jour suivant :

"Soldats ! Dans la bataille du 6 août, la fortune a trahi votre courage, mais vous n'avez abandonné vos positions qu'après une résistance héroïque qui n'a pas duré moins de neuf heures.

Vous étiez 35,000 contre 140,000, et vous avez été accablés sous le nombre. Dans ces conditions, la défaite est glorieuse, et l'histoire dira que dans la bataille de Froschweiler les Français ont déployé une grande valeur. Vous avez supporté de lourdes pertes, *mais celles de l'ennemi ont été beaucoup plus grandes*. Si vous n'avez pas réussi, vous voyez la cause de votre malheur : l'empereur est content de vous, et tout le pays reconnaît que vous avez dignement soutenu l'honneur du drapeau. Montrons que, quoique soumis aux plus dures épreuves, le premier corps, les oubliant, serrera ses rangs et, avec l'aide de Dieu, prendra une grande et brillante revanche."

A la nouvelle de ces désastres, le Corps Législatif s'assembla. La chute du ministère Ollivier s'effectua brusquement ; et il fut remplacé immédiatement par celui du comte de Palikao. Sous la direction de ce nouveau ministère des mesures énergiques furent prises, on vota des sommes immenses et on ouvrit des bureaux de recrutement afin de porter l'effectif total des armées à deux millions d'hommes.

Les Prussiens se trouvant alors maîtres de l'Alsace et de la Lorraine, se dirigèrent en nuées compactes vers Metz et vers Strasbourg. Ici finit leur rôle de conquérants, à l'heure où nous écrivons. Les Français reprennent l'avantage et il se fait un carnage épouvantable des deux côtés. Le télégraphe nous apporte la nouvelle de victoires successives à Gravelotte, à Longueville et à Metz. La flotte française a bloqué les ports de la Baltique. Voici l'heure où les Prussiens vont être refoulés sur leur territoire, poursuivis par les foudres de cet épouvantable engin de guerre, la mitrailleuse. Leurs ports de mer vont être bombardés et cinquante à soixante mille hommes, descendront des vaisseaux de guerre français pour aller à la rencontre des troupiers de Bismark.

Il y a une grande idée qui a dû diriger tous ces événements, il y a des combinaisons stratégiques imprévues pour un grand nombre, et du moment qu'elles se réaliseront, alors apparaîtra dans toute sa splendeur le génie militaire de la France. Pour nous, canadiens-Français, nous ne pouvons douter du succès final des armes de notre mère-patrie. Elle a été invincible dans ses guerres politiques,



comment pourrait-elle ne pas l'être dans une guerre nationale comme l'est celle-ci ? C'est une guerre contre la Révolution qui veut envahir le monde, comment pourrait-il se faire que la France fut vaincue quand elle a tenu dans sa main les destinées de l'Europe et qu'elle a toujours été debout pour défendre l'ordre, la justice et tous les droits qui sont personnifiés dans le catholicisme ? Voilà pourquoi nous reposons tant de confiance dans les heureux résultats de cette lutte et pourquoi nous en suivons avec un intérêt fébrile toutes les péripéties émouvantes.

Les fils électriques nous transmettent avec une complaisance étonnante les nouvelles les plus absurdes et les plus contradictoires. Ils ont annoncé qu'à Woerth où 33,000 français combattirent contre 140,000 hommes, il y eut sur le champ de bataille 71,000 français de tués à part les blessés. Ils ont fait de jolis bourdes de toutes sortes et de tous les calibres. Il paraît que c'est là une des conditions sine quâ non de l'existence du télégraphe. Tous les récits du grand drame humain vrais ou faux y arrivent tumultueusement, tous les mensonges et tous les intérêts s'y donnent rendez-vous, et comme il est le servile instrument de l'homme, il en exprime aussi toutes les grandeurs et toutes les misères.

\*  
\*  
\*

Le conflit Franco-Prussien a tellement préoccupé les esprits que la proclamation du dogme de l'infailibilité du Pape a passé presque inaperçue. C'est certainement le plus grand événement du 19<sup>ème</sup> siècle. La croyance traditionnelle des catholiques se trouve par là confirmée d'une manière éclatante. Du même coup ont fini de venir sur le tapis les véhémentes controverses qui ont eu lieu relativement à la primauté du chef de l'Eglise ; et ceux qui s'étaient prononcés avec le plus d'ardeur contre l'opportunité de définir un tel dogme ont manifesté leur adhésion à cet article de foi dès que l'Eglise eut parlé par la voix de ses ministres assemblés en Concile.

Nos frères dissidents, qui sont toujours pleins d'érudition sur les matières religieuses, ont appelé cela un acte de suprême folie, un empiètement sur la puissance de Dieu, une absurde déification d'un être humain par une assemblée de vieillards. Ils déclarent qu'on a provoqué les vengeances du Ciel et ils le prouvent en disant qu'au moment même où le Pape est déclaré infailible, une guerre éclate entre la fille aînée de l'Eglise et la Prusse, qui est une puissance protestante. Puis, ils nous annoncent sur un ton prophétique l'humiliation de la France, l'invasion de Rome par les révolutionnaires, et finalement le démembrement et la chute du catho-

licisme par tout le monde. C'est plus facile d'être prophète que d'être logicien. En attendant que ces beaux résultats se produisent on nous permettra de chasser ces craintes puériles. Les empires de la terre peuvent crouler, mais l'Eglise catholique est trop bien assise sur ses bases immuables pour en subir le contre-coup. Elle a grandi au milieu des persécutions et les persécuteurs ont été vaincus ou se sont fait les soldats du Christ. Elle a lutté incessamment et elle est toujours sortie triomphante de toutes les luttes. Son inaltérable majesté ne peut être troublée par les orages de ce monde. Les tempêtes de l'erreur et de la révolution viennent écumer sur le roc de Pierre ; mais l'Eglise qui le surmonte n'en peut être ébranlée parcequ'elle est trop au dessus des choses temporelles et que les puissances du ciel la protègent.

Les sessions du Concile ont été ajournées au mois de Novembre prochain. Les évêques qui ont siégé à ces augustes assises de la catholicité sont retournés au milieu de leurs diocèses respectifs. A leur arrivée en Canada nos vénérables prélats ont reçu de magnifiques ovations, leurs ouailles se sont portées en foule au devant d'eux, et les démonstrations, les témoignages d'attachement et les protestations de fidélité à l'église ne leur ont pas manqué. En démontrant la vivacité de sa foi, le peuple Canadien a aussi affirmé sa parfaite adhésion à toutes les œuvres du Concile Oécuménique.

\*  
\*  
\*

Quarante zouaves Canadiens sont partis dernièrement pour aller protéger de leurs vaillantes poitrines le pouvoir temporel du Pape. Ce n'est qu'un avant-garde de détachements plus considérables qui s'élanceront sous peu pour s'enrôler sous la bannière pontificale. Nous applaudissons à ces actes de dévouement sublime. Si c'est pour la plus grande des causes qu'ils vont combattre, c'est aussi au moment où Pie IX a le plus besoin de défenseurs qu'ils vont offrir le secours généreux de leurs bras. Déjà la Révolution rêve d'avance aux gloires de l'usurpation et au triomphe de ses idées. Car, on sait que la France a retiré ses 18,000 hommes de troupes à Rome pour les lancer contre la Prusse. Celle-ci ayant ainsi menti à ses engagements les plus solennels de protéger Rome et ayant déserté le poste d'honneur, la Ville Eternelle se trouve maintenant livrée à elle-même et convoitée par les coupe-jarrets de Mazzini, qui vont tout faire pour mettre leur œuvre infernale à exécution, aujourd'hui que le drapeau français a cessé de flotter sur les hauteurs des Sept Collines. Que résultera-t-il de toutes ces éventualités ? Nous l'ignorons. Mais nous pouvons affirmer hautement que nos

braves croisés Canadiens ne tourneront pas le dos en face des brigands Garibaldiens et qu'ils seront les valeureux champions de la grande cause pontificale. Pie IX n'a-t-il pas d'ailleurs déclaré qu'il attendait son salut de l'Amérique ?

\*  
\*  
\*

On annonce que l'amnistie va être définitivement accordée à tous ceux qui ont participé à l'insurrection du Nord-Ouest. Les sujets de sa majesté Britannique dans la Province d'Ontario ont saisi l'occasion de ressusciter à cet effet leurs grandes colères. Ils ont fait beaucoup de bruit autour de cette question et rien de plus. Leurs meetings d'indignation ont produit l'effet d'un coup de canon dirigé vers les nuées. S'il eût fallu les en croire, ces difficultés auraient été tranchées à coup de baïonnettes, on aurait soulevé la guerre civile au milieu d'un peuple pacifique, qui a eu assez d'intelligence et assez d'énergie morale pour revendiquer des droits qu'il croyait en danger. Demandez-leur la raison de ce mouvement fébrile et de cette sourde agitation ? Pour se poser en vengeurs de Sa Majesté Britannique, étaient-ils les mandataires du pouvoir impérial ? S'il a plu à la veille Albion de pardonner une offense faite à son propre gouvernement, est-ce aux dépendances coloniales qu'il appartient de passer ses jugements en révision ? Toute la presse de Toronto a jeté les hauts cris à propos de l'exécution de Scott ; mais la véritable raison de la fureur des Haut-Canadiens reposait dans leur fanatisme contre l'élément catholique et leur haine contre l'élément Français. Ils redoutaient l'influence prépondérante de ces deux éléments et c'est là ce qui a tant échauffé leurs cervelles. Il nous a fallu déployer une énergique patience pour laisser s'apaiser une pareille tempête d'esprits remuants. Les mesures de pacification que le gouvernement canadien a prises ont obtenu une solution heureuse et ils s'est retiré avec honneur de cette impasse difficile.

L'Hon. M. Archibald, le nouveau gouverneur de Manitoba, est parti pour prendre les rênes du pouvoir au fort Garry. Sous la direction de cet homme intelligent dont les vues larges sont bien connues, les luttes de nationalité et de religion s'effaceront pour faire régner la paix, la justice et le respect de l'autorité.

\*  
\*  
\*

Les débats qui ont eu lieu à la Chambre des Lords, le 22 Juillet dernier, ont provoqué des explications qui nous sont précieuses à plus d'un titre. La discussion s'est ouverte sur une motion de Lord

Carnarvon pour reconnaître le courage de nos volontaires lors de l'invasion féniennne. Si cette motion a été rejetée par défaut de forme parlementaire, le noble Lord n'a pas manqué malgré cela d'en tirer le meilleur parti possible. Après avoir décerné de grands éloges à l'adresse de nos braves volontaires Canadiens, il signala les différents courants d'opinion, qui commencèrent à entraîner les esprits en Canada, après que les hordes féniennes eurent été ignominieusement repoussées. Il exposa avec franchise les causes de notre mécontentement et démontra que les attaques des féniens étaient dûs à la couronne d'Angleterre, et qu'il était souverainement injuste de faire de notre loyauté une cause de ruine. Puis, amenant sur le tapis une question plus brûlante, il lança une charge à fond de train contre le système colonial de Gladstone. Il fit valoir l'importance qu'il y a pour la vieille Albion de conserver ses immenses territoires situés au nord de l'Amérique. De là dépend le maintien de son prestige politique et l'accroissement continu de son immense puissance commerciale. Il blâma avec énergie l'abandon virtuel du Canada, le retrait des vaisseaux de pêcheries et aussi le retrait des troupes impériales.

Effectuer la rupture du lien colonial, " cela veut dire pour l'Angleterre la perte des pêcheries, la perte de la grande marine commerciale du Canada comprenant 40,000 marins, la perte de chaque fort sur ce continent, la perte d'un commerce qui peut devenir dix fois plus considérable que celui qui se fait actuellement, et enfin la perte de sincères alliés et d'un grand Empire."

Lord Carnarvon n'a pas craint d'affirmer que " aussi longtemps que le Canada sera uni à l'Angleterre et désirera continuer à l'être, l'Angleterre ne permettra jamais qu'un seul pouce du territoire Canadien soit cédé ou abandonné." Ces paroles de l'ancien ministre des Colonies sont fermes et annoncent de sa part l'ampleur des idées, l'intelligence de grandes choses et la sûreté du coup d'œil qui distinguent un véritable homme d'état. Elles sont d'autant plus importantes qu'il n'est pas tout-à-fait improbable qu'il puisse bientôt arriver au pouvoir.

Le ministère actuel a compris qu'il était inutile de résister d'avantage à la pression de l'opinion publique. Poussé jusque dans ses derniers retranchements, il fit crouler brusquement tout son échafaudage de réticences et de demi-mesures. Il lui plut de rassurer les esprits par la déclaration suivante de Lord Kimberley : " Quant à la crainte qu'on éprouve en Canada concernant le prochain abandon par le gouvernement de cette grande Colonie, il n'est pas nécessaire de répéter encore la déclaration qu'aucun homme d'Etat n'ait exprimé de telles opinions et je serais étonné d'en

“ tendre quelqu’un affirmer que nous pouvons nous soustraire à l’obligation de défendre le Canada au cas où il serait exposé au danger d’une guerre étrangère. Cette obligation nous devons la remplir et je suis certain que n’importe quel ministère s’en acquittera.”

Ainsi, il demeure établi encore une fois que le gouvernement Anglais se rend solidaire de notre honneur et de notre sécurité. La plupart des membres du ministère et de l’opposition ont fait chômer leur antagonisme mutuel, pour se rallier autour de la question coloniale et lui donner une solution heureuse en théorie. Sous le point de vue pratique, c’est à notre bonne volonté qu’est dévolu le principal rôle. Nous avons l’appui moral de l’Empire Britannique, mais son appui matériel nous déserte. Les garnisons militaires deviennent de plus en plus rares. Nos canons, qui dressaient leurs bouches béantes dans nos villes et sur les remparts de nos places fortes, sont emportés comme des colis de marchandises. On nous a sans doute fait l’honneur de croire que notre courage, notre patriotisme et notre loyauté y suppléeraient facilement. C’est là tout un problème.

EUSTACHE PRUD’HOMME.

---

## BIBLIOGRAPHIE.

---

*Le Canada* au point de vue économique, par Louis Strauss, élève-consul de Sa Majesté le roi des Belges. Librairie Internationale, 15, Boulevard Montmartre, à Paris ; A. Lacroix, Verbœckhoven et Cie., à Bruxelles, Livourne et Leipzig, 1867. 280 pages.

Il viendra un jour—et il est déjà presque venu—où nous ne pourrons plus reprocher à la France d'ignorer le Canada.

La navigation à vapeur, l'échange des journaux, la publication de quelques livres, les expositions internationales et l'établissement de la confédération canadienne ont surtout contribué, en ces dernières années, à tirer notre pays des limbes où il était plongé pour toute l'Europe, sans en excepter l'Angleterre.

La curiosité d'abord, l'intérêt ensuite font que les yeux de la France commencent à nous distinguer dans les brumes du lointain. Avant longtemps, il ne sera plus possible aux écrivains de Paris de nous donner la ville de Chicago pour capitale fédérale, et M. Emile Chevalier (que le *Siècle* proclame une autorité sur les matières américaines!) se verra forcé de découvrir d'autres plages pour en faire le théâtre des scènes absurdes qu'il compose sur notre compte.

Les Français, en général, très grands admirateurs de la république de Washington qu'ils ne connaissent point, se laissent raconter, par quiconque veut s'en donner la peine, qu'il existe sur les bords du Saint-Laurent et vers la baie d'Hudson des bourgades où les Anglais entretiennent des comptoirs de traite, et que cette contrée, quasi inhabitable, appelée Canada, est le lieu où vivent les métis français, derniers restes des anciens colons de la Nouvelle-France.

Je parle de ces cocasses récits parce que je les ai lus. Pour peu qu'un Français s'informe des affaires d'Amérique, il ne va pas loin avant d'apprendre que la République-Modèle embrasse l'*Alpha* et l'*Oméga* de la civilisation dans la partie nord de ce continent; le plus souvent il s'abstient d'en savoir davantage; le nom même du Canada ne lui rappelle à peu près aucun souvenir historique.

Il y a une dizaine d'années, l'hon. J. E. Turcotte étant à Paris entra en

conversation avec un industriel qui exprima son étonnement en lui entendant annoncer qu'il n'arrivait pas en ligne droite de la Normandie.

— Votre accent, lui dit-il, me persuade que vous êtes Français — mais de quel département, je ne sais.

— Je suis, répondit notre compatriote, d'un département que madame de Pompadour a biffé de la carte de France.....

L'on peut ajouter que depuis un siècle la France s'est religieusement conformée à la promesse qu'elle avait faite de nous oublier.

Un changement s'opère actuellement dans les cercles éclairés et bientôt, espérons-le, nous aurons place au soleil des nations. Déjà plusieurs Français de talent dont la plume ou la parole font autorité se plaisent à s'occuper du Canada. Chaque mois nous apporte de nouvelles preuves de ce progrès.

Le livre de M. Strauss ne pourra que contribuer à accélérer ce bon mouvement ; il nous est précieux à nous Canadiens, car il est destiné à nous rendre des services.

Ses 280 pages ne renferment que des tableaux de chiffres, accompagnés des explications nécessaires à l'intelligence du tout. Les matériaux en ont été pris dans nos documents officiels et dans les meilleurs ouvrages des économistes canadiens, jusqu'à l'année 1867.

Sous une forme condensée, mais tout-à-fait claire, l'auteur y traite de géologie en décrivant les terrains variés qui recèlent les minéraux, dont il classe quarante espèces. Les industries sont exposées dans une série de chapitres très-intéressants. Le mouvement commercial avec les pays étrangers y est aussi longuement développé. Enfin, des notions sur l'histoire, le climat, la géographie, la population, l'agriculture, la marine, les forêts, les budgets et le gouvernement du Canada complètent le faisceau de connaissances dont le lecteur peut se rendre maître en une heure, pour peu qu'il ait l'habitude de consulter ces sortes d'ouvrages.

Entre les mains des classes commerciales et industrielles de la France, ce livre devient un guide rapide et sûr pour former une idée assez complète des ressources naturelles du Canada. L'on y trouve, groupés dans le langage des chiffres, un grand nombre de renseignements — si bien que le marchand français se dira : " Voici une vaste contrée nouvelle, arrosée dans sa longueur par un fleuve navigable sans interruption sur un parcours de sept cents lieues ; on y rencontre abondamment des productions de première nécessité à des prix dont il est facile de se rendre compte — si nous tentions la fortune de ce côté ? elle peut nous sourire là comme ailleurs....."

La voie s'ouvre de cette manière, car ce n'est pas par les sentiments que nous nous ferons connaître à la France, c'est par l'intérêt pécuniaire, c'est surtout par le commerce. Conséquemment, les relevés de statistiques canadiennes qui, lors des expositions européennes, ont déjà frappé plusieurs hommes importants, produiront des résultats directs en suscitant l'esprit d'entreprise des particuliers aptes à en tirer profit.

L'école économiste qui tend aujourd'hui à pousser le commerce français sur divers points du globe, pour agrandir et consolider l'influence de ses capitaux, appuierait immanquablement toute tentative dirigée dans cette vue sur le Canada. Nouant par ce moyen des relations solides avec un puissant empire dont nos vaisseaux connaissent encore si peu la route, nous ne pourrions, de notre côté, en obtenir que des bénéfices.

Depuis une dizaine d'années un changement s'est manifesté et tout nous invite à croire que plus nous irons, plus nous augmenterons nos rapports

avec la France. Ne serait-il pas singulier que l'Histoire que l'on imprimera en France, dans un demi siècle, ou plus tard, dirait : " Le Canada, découvert en 1534 par Jacques Cartier, fondé par Champlain, et perdu par le roi Louis XV en 1763, fut découvert de nouveau par M. de Belvéze en 1855, et depuis cette époque il n'a cessé d'accroître ses relations commerciales avec nous."

Pour contribuer au succès de cette renaissance, il faut que nos marchands se procurent les ouvrages qui font connaître notre pays. C'est avant tout, le devoir des Canadiens de ne pas négliger l'aide que nous offrent des publicistes obligeants. La Presse peut nous faire immensément de bien en Europe; encourageons les journaux et les auteurs des livres qui nous sont favorables. C'est à nous qu'il appartient d'être les moins indifférents en présence des efforts que font les amis du Canada en France.

Le *Canada* de M. Strauss mérite d'être accueilli avec empressement et les journalistes de ce pays devraient recommander à chacun de le lire. Pourquoi nos libraires ne l'auraient-ils pas sur leurs tablettes dès leur prochaine importation ?

BENJAMIN SULTE.

*Eléments de Botanique et de Physiologie végétale*, par l'Abbé O. Brunet.

Ce petit traité qui, dans sa brièveté, réunit des mérites de plus d'un genre, est appelé à étendre et populariser une étude aussi agréable qu'utile. L'auteur a su, dans un petit volume plein de clarté et précision, mettre cette science à la portée de tous les esprits. Les définitions qui forment naturellement une grande partie de l'ouvrage, sont d'une exactitude et d'une simplicité qui ne laissent rien à désirer : chaque mot y est pesé et mesuré de manière à ne rien omettre, à ne rien changer. Après l'étude des tissus (Histologie) et des organes des végétaux (organographie) le savant professeur y présente, avec beaucoup de netteté, une petite étude physiologique, propre à initier le premier venu aux différentes fonctions du végétal, nutrition, fructification, puis il procède aux classifications de Linnée et de Jussieu et celle plus facile de Lamarck. Il termine par l'énumération et la classification des plantes les plus communes de la " Flore canadienne." On sent, en parcourant cet ouvrage, qu'un talent sérieux, uni à une grande expérience de professorat a présidé au plan général comme aux détails de ce manuel. Le pays entier est endetté à M. l'Abbé Brunet, pour un travail, dans lequel la jeunesse puisera les solides notions d'une science, qui fait de la création un livre ouvert, où chacun peut s'instruire et admirer.

DR. L. J. P. DESROSIERS.

*Thoughts on Defence, from a Canadian point of view.* By a Canadian. John Lovell, éditeur, Montréal, 1870. 55 pages.

Dans le cours du mois de mai dernier, au moment où les bandes de maraudeurs féniens traversaient nos frontières, la brochure dont nous citons le titre parut à Montréal.



Ces réflexions sur la défense du Canada empruntent, aux circonstances qui ont accompagné leur publication, la valeur d'une note historique; la presse n'est pas excusable de les avoir sitôt oubliées. Lisez ces 55 pages et vous verrez qu'elles ne renferment que de solides et toujours utiles observations. Ce n'est pas le produit d'un moment d'enthousiasme, ce n'est pas non plus un article de journal, destiné aux oubliettes dès qu'il n'est plus rattaché à l'actualité.

Le sujet de la défense du Canada est aujourd'hui la préoccupation de tous les hommes qui s'intéressent à la chose publique. Les féniens sont chassés, mais l'Angleterre nous retire ses troupes, et il nous faut plus que jamais songer à nous protéger nous-même, au moins dans une certaine mesure.

On lira avec fruit la brochure en question dont la dédicace a été acceptée par Sir George-Etienne Cartier, ministre de la milice. L'auteur ne se nomme pas, mais il a déjà produit des ouvrages qui lui donnent droit de cité dans la littérature anglo-canadienne.

Avec une frontière de quinze cents milles, et une population de quatre millions d'âmes, le Canada peut-il se défendre contre une agression des Etats-Unis, seul point d'où une attaque pourrait nous arriver? Posée de la sorte, la question est résolue, d'avance, c'est "non" qu'il faut y répondre. Mais le Canada compte et doit compter, pour se défendre, sur l'appui de l'Angleterre. Cela étant admis, nous sommes sur le terrain où s'est placé l'auteur de la brochure.

Examen fait, il se trouve que notre longue frontière intérieure n'est pas attaquable partout—tant s'en faut. Il suffit de se rappeler que les invasions du Canada depuis 180 ans n'ont été opérées que par deux ou trois endroits et que vraisemblablement, comme les féniens nous l'ont démontré depuis quelques années, ces passages naturels seront toujours ceux par lesquels l'ont tentera de nous atteindre. Sans référer à un grand nombre d'ouvrages qui jetteraient de la lumière sur ce sujet, nous pouvons lire la *Chronicle of the War, 1812*, par le Lieut.-Colonel W. F. Coffin, qui s'est particulièrement consacré à l'étude de la défense du Canada et dont les écrits sont d'accord avec les enseignements de notre histoire.

Il s'agit donc de protéger ces points vulnérables aussi efficacement que possible et d'organiser notre milice selon les besoins des localités où elle sera appelée à se battre.

Trop peu de gens se rendent compte de nos ressources à cet égard. La question mérite pourtant d'être étudiée. L'on ne saurait mieux s'y préparer qu'en lisant les *Thoughts on Defence*.

Le Canada confédéré, tel qu'il est maintenant, renferme sept cent mille hommes en état de porter les armes. La milice volontaire peut, à elle seule, jeter quarante mille hommes disciplinés sur les frontières, et cela dans l'espace de 48 heures, comme elle l'a prouvé plus d'une fois depuis peu. L'on voit par ces chiffres qu'il y a des éléments et des moyens puissants placés sous la main du ministre de la milice. Appuyés par l'Angleterre, nous pourrions soutenir noblement une grande lutte, et l'armée canadienne n'y jouerait pas un petit rôle.

BENJAMIN SULTE.